

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 15

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

— L'agitation révolutionnaire au pays minier —
Arrestation d'émeutiers dans les corons

□ L'hommage de Soljenitsyne à la Vendée martyre □ Le coup politico-médiatique de Germinal □ La télé contre la démocratie parlementaire □ Antiracisme : combat de nègres dans un tunnel □ Les Marx Brothers du nouvel ordre mondial □ ADG à Anthracik park

Lettres de chez nous

Réflexion

Je vous remercie de m'avoir expédié gratuitement quelques exemplaires de votre "Libre Journal". Je ne pouvais hélas consacrer 600 F. d'un seul coup à un abonnement. C'est donc avec plaisir que j'opte pour l'une des solutions que vous proposez dans votre "pacte-abonnement".

Vous trouvez donc ci-joint mon premier versement de 60 F.

Je me permettrai une réflexion concernant le soudain inversement de tendance quelques mois après le "oui" à Maastricht :

Ceux qui, aujourd'hui, découvrent leur erreur, sont toujours les mêmes. Ce sont les éternels cocus (et contents) de la politique. Toujours prêts à récidiver dans l'erreur, ils élisent n'importe qui n'importe comment. Ils ont pour seule excuse : "on ne savait pas" ! Non, ils ne savaient pas que les socialistes ruineraient la France, que Maastricht ruinerait l'Europe. Que peut-on tirer d'un tel troupeau de veaux abruti par le "big brother" télévisuel ?

Bon, j'en resterai là, car je ne veux pas manquer "amour, gloire et beauté" à la télé et il me



reste à cocher les cases de mon loto, avant d'envoyer un chèque à l'abbé Pierre...

F.P. (ECUREY)

Le Pacte

Je m'abonne pour un

an au "Libre Journal" suivant le "pacte abonnement" en douze versements de 60 F..

Grand merci pour ce pacte si utile aux chômeurs, dont je fais tristement partie !

E. DE V. (GABARRET)

A NOS ABONNES

Plusieurs abonnés ont eu l'excellente idée de renouveler leur abonnement avant échéance. Qu'ils en soient ici vivement remerciés. Qu'ils soient également assurés que l'impavide Philippe Varlet jongle avec l'informatique avec une telle virtuosité que leur abonnement sera prolongé automatiquement pour la durée souscrite (et non pas servi en double comme certains lecteurs pessimistes le craignent). D'autres amis nous signalent justement qu'il leur arrive de recevoir deux exemplaires du Libre Journal. Ils redoutent quelque prodigalité inutile de notre part ou quelque erreur du routier. Qu'ils se rassurent également. Nul esprit de dilapidation ne nous anime (c'est un peu comme si on reprochait à un cul-de-jatte de courir trop vite) ; les doublons sont dus au fait que nous servons normalement les abonnements et que nous adressons par ailleurs des spécimens aux personnes dont les noms nous sont confiés par des amis. Il arrive qu'un lecteur potentiel ainsi contacté soit, sans que nous le sachions, déjà abonné.

Dans ce cas, inutile, bien sûr, de nous retourner l'exemplaire surnuméraire. Utilisez-le plutôt pour assurer notre représentation auprès d'amis qui ne nous connaissent pas encore et qui en sont bien malheureux sans le savoir.

Enfin, certains abonnés s'étonnent de ne pas recevoir certains numéros. C'est effectivement désagréable et nous en sommes désolés. L'explication est purement technique : il arrive que la machine qui assure l'adressage des enveloppes "avale" une adresse. Si, donc, vous ne recevez pas un numéro, soyez aimable de nous en avertir par téléphone (42 46 44 77) ; il vous sera immédiatement expédié en "envoi complémentaire".

Bonne lecture, et pour longtemps !

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :

Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : en cours

Abonnement
1 an 600 Frs,
à SDB,
68, rue David D'Angers
75019 Paris

Editorial

UN MAUVAIS COUP CONTRE LA DEMOCRATIE...

Depuis le 2 octobre, les abonnés au câble de l'Ile-de-France peuvent suivre chaque jour les débats à la Chambre des députés sur l'écran de leur téléviseur. Disons-le clairement : cette initiative de Philippe Séguin, président de l'Assemblée nationale, constituera, si elle est étendue à l'ensemble des possesseurs de téléviseurs, le coup le plus rude porté à la démocratie parlementaire depuis longtemps.

Ce spectacle achève, en effet, de ruiner le crédit d'élus du peuple déjà écorné par la loi d'amnistie qui exonéra les députés voleurs, prébendiers et corrompus de toute sanction pénale.

Que voit-on ?

Dans un hémicycle désert, une vague cohorte de ronds-de-cuir grisâtres, chacun semblant le clone de celui qui l'a précédé, se presse au micro.

La tête baissée, l'œil terne, la voix monocorde, "l'orateur" anonne un texte gribouillé sur un morceau de papier, s'emmêle dans des références obscures, bafouille, s'interrompt, se répète, ne comprenant visiblement pas lui-même ce qu'il lit.

Au long de ces longues heures, parfois, Philippe Séguin lève les yeux au ciel, excédé comme un sergent de ville chargé de régler la circulation d'une course de lenteur.

A leur banc, les ministres, affalés, bouquinent, bavassent, feignent de prendre des notes, échangent de vagues plaisanteries qui font fleurir des sourires blasés sur leurs visages lisses.

Visiblement et pour parler net : tout ce petit monde s'emmerde.

Et pas à cent sous de l'heure.

On dira que ce n'est pas nouveau. C'est vrai.

La nouveauté est ailleurs : dans le fait que, sur le même écran où ils voient d'habitude s'agiter, dans un flot de mots, de musique, de couleurs, les acteurs du "chobizenesse", les Français découvrent la grisaille, la tristesse, la nullité des acteurs du cirque politique.

On veut bien parier que cette douloureuse comparaison ne restera pas longtemps sans conséquences...

S de B



ANTECEDENTS



Certains rappellent, non sans perfidie, que

Marc Ladreit de Lacharrière, récent acquéreur du groupe Valmonde et, donc, de l'hebdomadaire de la droite chic "Valeurs Actuelles", fut l'un des fondateurs de SOS RACISME. Ils en concluent un peu hâtivement que cet énarque quinquagénaire serait un sous-marin du centrisme consensuel. C'est oublier que Marc Ladreit de Lacharrière fut formé dans un des plus riches viviers de la droite pure et dure : L'Oréal, géant industriel créé par le fondateur de la Cagoule, l'industriel national socialiste Eugène Schueller, et qu'il est membre du Cercle Interallié et de l'Association d'entraide de la Noblesse française. Deux associations qui ne passent pas précisément pour des hauts lieux de la gauche intellectuelle.

AVEU



Notre confrère "Aplpo-Info" (46, bd de la Liberté, 13001 Marseille) avait publié dans sa revue de presse de larges extraits de la "Lettre de de Villiers". En guise de remerciement, Bertrand de Villiers, frère du précédent et directeur de publication, s'est fendu d'une lettre recommandée : "Nous tenons à vous faire savoir expressément qu'il ne vous appartient pas d'avoir recours à cette pratique sans notre autorisation qui, en l'espèce, ne vous a pas été et ne vous sera pas accordée." Explication de cette goujaterie : "Aplpo-Info" accueille dans sa revue de presse les parias habituels ("Présent", "Monde et Vie", "National Hebdo" et même le "Libre Journal")... Voisinage gênant...

Quelques nouvelles

Signe infime mais éloquent de "l'imposture Germinal" : la fanfare médiatique a présenté l'adaptation de Berri comme une première. C'est faux. Un "Germinal", adapté par Charles Spaak, fut tourné en 1962 par Yves Allégret. Ce trucage est le moindre de l'hénaurme mystification par laquelle Berri a fait de l'œuvre de Zola un numéro de cirque politico-médiatique, une impudente récupération politicienne, à la fois prêche de l'abbé Pierre, discours de Mitterrand et pantomime

pseudo-historique à la Goude ; un monument du nouveau confusionnisme qui veut que les comédiens soient ce qu'ils jouent, et fait du chanteur Renaud le héros d'une nouvelle révolte des gueux. Ce "coup" médiatique pue l'arrogance sectaire, vulgaire et dispendieuse qui aura marqué tous les actes du guignol politique depuis 1981. Quel crachat au visage des miséreux que ce pince-fesse de Lille où, en trois heures, chaque courtisan a englouti, en petits fours et alcools, l'équivalent de trois jours

du cachet versé aux chômeurs du Nord pour qu'ils jouent leur vrai personnage de crève-la-faim ! Quel scandale que ces millions dilapidés par une région sinistrée dans le lancement politico-commercial d'un film fabriqué par un milliardaire pour apitoyer le chômeur d'aujourd'hui sur l'ouvrier de jadis ! Quel tableau que ces courtisanes en smoking, bourrées de champagne et de petits fours, prosternées devant leur pharaon cacochyme et qui pleurnichent sur la misère ouvrière ! SDB

Gueules noires et fourres-en-gueule

Amateur de symboles funèbres, Mitterrand avait subordonné son patronage à une condition : que la grand-messe socialo-nostalgique de lancement de "Germinal" coïncide avec l'anniversaire du suicide de Zola.

Emile ayant rendu l'âme le 29 septembre 1902, le film a été présenté le 29 septembre 1993.

Pour que cette panthéonisation soit réussie, il fallait envoyer au charbon la fine fleur du Tout-Pourri.

Deux TGV furent donc affrétés. Le premier pour le seul Président, qui ne saurait évidemment se commettre avec la plèbe, fût-elle de gauche et en smoking. L'autre pour les acteurs du film, Renaud, Depardieu, Miou-Miou, Carmet, Terzieff, Fresson, plus Serge July, directeur de "Libé", Jack Ralite, esthète communiste, Hervé Bourges, directeur algérien de la télévision

d'état française, Jack Lang, ministre perpétuel de la Culture et quelques alevins de moindre venue. Gare du Nord, on attaqua le champagne. Pendant les cinquante-cinq minutes du parcours, cent cinquante bouteilles furent sacrifiées ainsi qu'une belle centaine de bouteilles de château-margaux premier cru.

Il fallait "pousser" le homard frais, les canapés au foie gras, les crêpes mougi-noises, le caviar... d'aubergines, la chiffonnade de Parme et figues, plus quelques petits fours.

Une heure, c'est peu pour engloutir ce menu à 700 F par tête. A Lille, flons-flons et... buffet de spécialités que l'on engloutit avant d'aller pleurer sur le... détournement de mineurs. Les figurants attendaient, debout sous la tente... A l'issue de la projection, la "marche des mineurs" une fois expédiée par l'orchestre

local sous la direction de Casadessus, on se serra autour de Mitterrand, Mauroy et Delors pour feindre d'écouter Marie-Christine Blandin qui parla de dignité et de solidarité.

On applaudit bien fort. Surtout Léo Castelli, richissime marchand de tableaux et fournisseur de Berri, venu de New York en Concorde tout exprès pour l'événement.

Puis, on se remit de ces émotions esthétiques à grandes rasades de bière en dégustant la charcuterie locale et en prêtant une oreille distraite à des poèmes d'Aragon dits par un panouillard.

La bâfrerie dura jusqu'à deux heures du matin.

Alors, laissant les chômeurs-mineurs sur le carreau, le TGV ramena à Paris la gauche-caviar repue de bonne chère et de bonne conscience.

JÉRÔME BRIGADIER



les du marigot

La gauche caviar et la houille

En 1957, chargé de la rubrique scientifique du journal de Louis Aragon, les Lettres françaises, j'ai fait une enquête dans les mines de charbon du Nord, avec l'appui des syndicats.

Je suis descendu dans les réseaux de veines étroites où le mineur, couché derrière son marteau-piqueur, dans un nuage de poussière, devait chasser derrière lui le minerai avec ses pieds. J'ai rencontré des médecins qui soignaient ces travailleurs et je suis revenu avec un papier sur la silicose qui déchire leurs poumons et déclenche des cancers à la chaîne.

Cet article n'a jamais été publié : ordre du comité central du PC.

Selon la formule de Sartre : il ne fallait pas désespérer Billancourt et encore moins les troupes de choc de la révolution communiste.

Trente-six ans après, les vampires du socialo-communisme et de la gauche-caviar n'ont pas perdu le goût du sang ouvrier. En dépit de l'échec mondial du marxisme, pourvoyeur de misère et de famine, marchand de drogue et chanfre de haine, la nomenklatura tient toujours les rênes idéologiques de nos sociétés.

Le dernier coup des manipulateurs qui misent sur l'analphabetisme qu'ils ont orchestré, c'est ce « Germinal », présenté comme un monument du marxisme de Zola.

Une falsification !

Emile Zola, au contraire, écoeuré par l'intox marxiste, déclarait après « Germinal » : « Je n'ai eu qu'un désir... que la France cesse enfin de se laisser dévorer par l'ambition d'une poignée de politiciens, pour s'occuper de la santé et de la richesse de ses enfants ! »

Un des personnages les plus ignobles du roman, Souvarine, est un ancêtre typique de la gauche-caviar. Emigré politique russe, issu d'une famille noble du gouvernement de Toula, il a quitté la faculté de médecine de Saint-Petersbourg pour s'adonner au terrorisme international.


**“La terre
a besoin
de sang”**


Quand, préparant la grève, le naïf Etienne Lantier lui déclare : « Voistu, si je savais coûter une goutte de sang à un ami, je filerais tout de suite en Amérique ! », Souvarine répond : « Oh ! du sang, qu'est-ce que ça fait ? La terre en a besoin. »

Et l'amateur du caviar sanglant sera fidèle à cette ligne de conduite : lorsque les mineurs veulent mettre fin à la grève, le génial émigré fera sauter la mine et les ouvriers qui ont repris le travail.

De fait, l'œuvre de Zola s'inscrit en faux contre l'idéologie dominante de la gauche.

Dans « Au bonheur des dames », l'héroïne, personnage éminemment positif que l'auteur presse ostensiblement sur son cœur, est amoureuse du patron d'un magasin à grande surface ; elle approuve ses opérations de concentration qui ruinent le petit commerce, parce que les grands magasins font baisser les prix pour les petites gens.

Dans « La Débâcle », l'épisode de la « Commune » est remis à sa place : un triste événement morbide, issu de la psychose de la défaite, qui ne fascine pas du tout le brave Jean, caporal héroïque, incarnation populaire de l'ouvrage.

Mais cela importe peu à Mitterrand, célébrateur du marxisme à Gdansk, où il fut fait docteur « honoris causa » (le seul honneur qui lui reste) et spectateur à Lille au milieu de son « shaddok-cabinet » : Jack Lang, pape de l'analphabetisme français et spécialiste du bouillon de culture sidaïque, Jacques Delors, président de la Commission européenne qui massacre nos paysans et Mauroy, le gras maire de Lille qui, peu après 1981, soutenu par les communistes, supprima l'échelle mobile des salaires.

Quand les Français apprendront de nouveau à lire, nous leur conseillons Emile Zola.

Dans le texte, pas dans Berri...

JACQUES HOUBART

AVEU (bis)



Dans le même
“Aplpo-Info”,
cette déclara-

tion :

“La fonction du journaliste est de détruire la vérité, de mentir radicalement, de pervertir, d'avilir, de ramper aux pieds de Mammon et de se vendre lui-même, de vendre son pays et sa race pour son pain quotidien ou, ce qui revient au même, son salaire” (toast d'adieu de John Swinton, rédacteur en chef du “New York Times” lors du banquet de son départ à la retraite).

ORDURE



Le vieil animateur
de la radio d'Etat
Jean-Louis

Foulquier a enregistré un disque soutenu, évidemment, par une formidable campagne de publicité gratuite sur les ondes de son employeur.

Extraits de la chanson
vedette :

“Calice... Carmélite...
Amen, Hostie, Vatican...
Tout c'qu'est dégueulasse
porte un joli nom.”
Levaï va l'augmenter.

LIBERAL



Mariage annoncé
pour Caroline de
Monaco et

l'acteur Jérôme Lindon.
Or, la religion de l'Etat monégasque est le catholicisme et, selon “Paris Match”, le promis qui “appartient à la grande bourgeoisie israélienne assimilée et éclairée” devra donc être baptisé, ce dont, “élevé dans aucune des deux religions mais éduqué dans le plus grand libéralisme”, il se contrefiche.
Après le divorce de convenance approuvé par Rome, le baptême-bidon béni par le Vatican.
Voilà une famille qui sert l'Eglise.



NUMERUS CLAUSUS



Simone Veil,
ministre de la
Santé et de la

Ville, fait préparer par ses services un projet de loi visant à imposer, dans chaque cité HLM, un quota minimum de logements réservés aux immigrés africains.

PRIX FORT



Le coût de l'intervention française en ex-Yougoslavie sous couvert de l'ONU est évalué à 150 F par foyer fiscal français pour l'année 93.

CHAÎNE D'UNION



Le "Nouvel Economiste" vient d'être condamné pour avoir publié, sur le PDG de la Garantie Mutuelle des Fonctionnaires Jean-Louis Pétriat, des informations non point fausses mais "à caractère déplaisant". Coût : cent mille francs. La lourdeur de cette sanction n'a surpris que ceux qui ignorent que Pétriat est franc-maçon, comme bon nombre de magistrats du tribunal de Nanterre où se jugeait l'affaire.

DANS LA SOUPE



"Ignoble", "escalade de la mauvaise foi, de la provocation et du cynisme" : c'est l'opinion de "Globe Hebdo" sur la publicité Benetton montrant des corps tatoués de la mention "HIV positif". Saine réaction, qui serait plus crédible si, une semaine auparavant, "Globe Hebdo" n'avait pas publié cette publicité moyennant finances.

MODESTE



De Roger Hanin : "Je ne suis pas admis comme écrivain et c'est ma bataille. Les exemples illustres sont là : Shakespeare, Molière ou Camus."

Autres nouvelles

Boulanger, l'ante-Pasqua

Pour d'obscures raisons, la gauche-caviar semble avoir résolu de commémorer, avec deux ans de retard sur l'échéance traditionnelle du centenaire, le suicide du général Boulanger qui fit naguère trembler la gâtouillante et maçonnique République.

La radio d'Etat de Levaï a même consacré une matinée à ce polichinelle déguisé en dictateur qui, selon le mot de Clemenceau, "mourut comme il avait vécu, en sous-lieutenant", d'une balle dans la tête qu'il se tira, désespéré, sur la tombe de sa maîtresse, le 30 septembre 1891 à Ixelles en Belgique où il était exilé.

Cet intérêt soudain pour un personnage au fond assez insignifiant est bizarre.

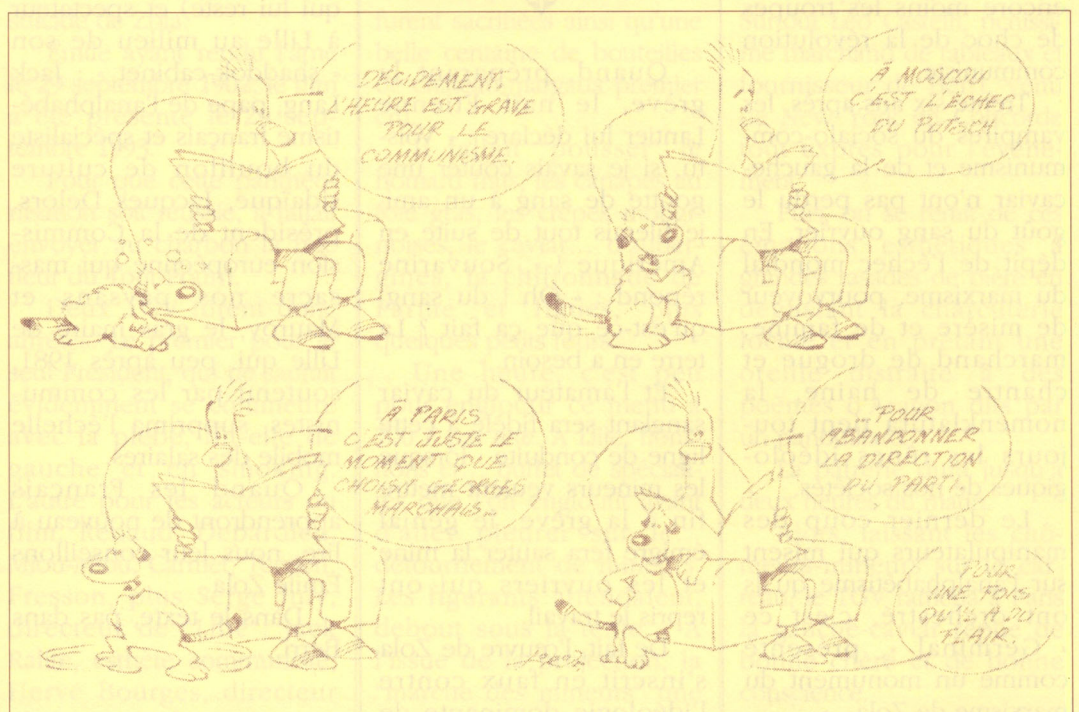
On le comprend mieux en lisant, dans "Lectures françaises" de septembre, l'excellent article dans lequel Jacques Ploncard d'Assac rappelle ce que personne ne dit plus sur le "brav'général" et son entourage. En un mot : son "comité républicain", bien que soutenu par la duchesse d'Uzès et certains royalistes, était un repaire d'ennemis de la tradition catholique française.

On y trouvait Alfred Naquet, fleuron de la Communauté de Carpentras, ennemi affolé du catholicisme, liquidateur de la famille (il fit passer la loi sur le divorce) et contempteur de la propriété qu'il appelait "un crime", ce qui ne l'empêcha pas d'être sale-

ment mêlé au scandale de Panama. On y trouvait Laguerre, franc-maçon et athée ; on y trouvait également Rochefort, le Marquis rouge, immense journaliste et blasphémateur invétéré ; on y trouvait enfin Eugène Mayer, monomaniacque anticlérical et polygraphe à "La Lanterne", journal du précédent.

Ploncard d'Assac rappelle à ce propos le mot de Drumont : "Boulanger est voué aux Mayer comme certains enfants sont voués au bleu." En somme, si l'Histoire se répétait, Boulanger aurait dû finir comme ministre de l'Intérieur.

("Lectures françaises", BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil)



LE PACTE-ABONNEMENT

De nombreux amis nous nous ayant fait part des difficultés qu'ils rencontrent à consacrer 600 F d'un coup à un abonnement au "LIBRE JOURNAL", nous avons mis au point une formule fondée sur la confiance, un pacte de solidarité entre gens de bonne compagnie et de bonne foi : le **Pacte-abonnement**.

Vous vous engagez moralement à rester abonné pendant un an et vous choisissez le rythme de paiement qui vous convient :

60 F par mois pendant douze mois
115 F par mois pendant six mois
160 F par mois pendant quatre mois
210 F par mois pendant trois mois
300 F par mois pendant deux mois

Nous nous engageons à vous servir le "LIBRE JOURNAL" pendant un an sans vous accabler de rappels ou de relances.

Adressez le premier versement correspondant au mode de paiement choisi, par chèque ou mandat à l'ordre de SDB à :

**SDB, 68 rue David d'Angers,
75019 PARIS**

J'ADHERE AU PACTE-ABONNEMENT DU LIBRE JOURNAL.

☐ Je m'abonne au "LIBRE JOURNAL" pour un an

☐ Je choisis d'effectuer :

12 versements mensuels de 60 F chacun

6 versements mensuels de 115 F chacun

3 versements mensuels de 210 F chacun

2 versements mensuels de 300 F chacun

☐ Je joins à ce coupon un chèque correspondant au premier versement..

☐ J'en expédierai un autre du même montant chaque mois pendant la période choisie.

☐ JE SOUSCRIS UN PREMIER ABONNEMENT POUR UN AN et je joins un chèque de 600 F

☐ JE SUIS DEJA ABONNE MAIS JE PROLONGE MON ABONNEMENT ACTUEL D'UN AN et j'envoie un chèque de 500 F

NOM

PRENOM

ADRESSE

Chèques et mandats à l'ordre de
SDB à adresser à :

**RENSEIGNEMENTS :
TEL 42 46 44 77**

Bulletin à recopier ou à photocopier et à adresser à SDB 68, rue David d'Angers 75019 Paris

Découvrez **LES PROVINCIALES** d'Anne Bernet

VINGT-DEUX AUTEURS SCOLAIRES PRESENTÉS D'UNE MANIERE QUI NE L'EST PAS

Par un phénomène bien excusable, les grands auteurs classiques nous sont souvent devenus étrangers parce qu'un enseignement mal adapté en a fait des raseurs. Or, ces hommes et ces femmes ont été des êtres de chair et de sang, ils ont aimé et souffert, leur œuvre est imprégnée de leur vie, elle porte en elle la même sève qui a couru dans leurs veines.

Pour la première fois, Anne Bernet nous fait découvrir ces grands classiques comme des compatriotes, comme des êtres enracinés dans leurs provinces, dans leurs terroirs, dans leurs traditions.

Elle nous montre du Bellay l'Angevin, Molière le Normand de Paris, Rimbaud l' amoureux haineux de Charleville, Montaigne d'Aquitaine, Hugo qui se rêva breton et tant d'autres qui sont faits de France comme ils ont fait la France..

Vingt-deux "pointes sèches" pleines d'amour et tracées d'une plume étincellante.

.... Les Provinciales : 45 F, - Franco.

TOTAL

Chèques et mandats à l'ordre de SDB (exclusivement)

A commander ou à réserver à : SDB 68, rue David d'Angers 75019 PARIS

Nom : Prénom :

Rue :

Code postal : Ville : Pays : Tel :

Veuillez trouver ci-joint mon règlement à l'ordre de SDB par :

☐ chèque bancaire ou postal

☐ mandat-postal ou international

LIBERTE



Un groupe de Français avait, comme chaque

année, réservé le premier week-end d'octobre pour célébrer l'anniversaire du général Léon Degrelle, fondateur du mouvement Rex, installé en Espagne depuis l'épuration.

Leur voyage a été annulé une heure avant le départ.

Motif : la Police espagnole attendait ces touristes à Madrid pour les expulser manu militari, au mépris des accords de Schengen sur la libre circulation.

Ils auraient dû se passer la figure au brou de noix.

ENQUETES



Deux projets autour de la mort de Pierre

Bérégovoy : un livre de Charles Villeneuve et un documentaire de Serge Moati. On va enfin savoir comment le mort a pu faire disparaître deux douilles du barillet du revolver avec lequel il s'est tué...

RACISTES



"L'Événement du jeudi" ayant consacré une

enquête aux "Juifs séfardes face au grand pardon", "Tribune juive" s'étrangle : "Que chacun prenne conscience du mépris qu'il inspire si son nom est séfard, de la gloire qu'il porte s'il est ashkénaze".

On est toujours le raciste de quelqu'un...

AUX ORDRES



Consulté par l'OLP en vue d'un projet de

construction d'autoroute-couloir entre Jéricho et Gaza, le gouvernement français a différé sa réponse faute du "feu vert" de Tel-Aviv qui est hostile à ce projet.

Cohenneries

Pasqua touché par la grâce

Ah, ils ne l'ont pas volé les Gaillot et autre Decourtray qui trouvent que la loi sur l'immigration et le droit d'asile de Charles Pasqua ne répondent pas aux préceptes d'amour et de bonté de l'église chrétienne. "Qu'ils aillent donc évangéliser les banlieues (...). Que les évêques se fassent missionnaires ! Les imams y vont bien !" te leur a répliqué, dans une sainte colère, le ministre de l'Intérieur qui est aussi celui des Cultes. Le premier a depuis longtemps prouvé qu'il savait manier le bâton. Le second agite maintenant le goupillon. La religiosité, voilà la nouvelle solution pasqualienne au mal des banlieues. Manque de spiritualité tous ces jeunes, faut leur montrer les voies du Seigneur à ces petits saigneurs. Leur faire distribuer des missels et leur confisquer leurs couteaux. Bref, l'Eglise doit dépêcher aux Minguettes et au Val Fourré des missionnaires comme elle le faisait autrefois dans les colonies. Pasqua a raison : vu les populations qu'on y trouve, ça n'est pas très différent. Et, comme il dit, il y a bien des prêtres ouvriers (quoiqu'avec les dégraissages dans les usines, il y en ait moins), il peut bien y avoir des prêtres missionnaires. La prudence leur recommanderait cependant de troquer le casque colonial contre le casque de CRS. (Ecuménique, le ministre des Cultes recommande d'ailleurs aussi aux rabbins (doit y avoir du Patrick Gaubert là-dessous) d'aller porter la bonne parole. Même aux imams. Attention, pas à n'importe quels imams. Les bons, les siens : ceux formés ici, sous le contrôle du ministre des Cultes. Des imams français, quoi ! Pour faire échec à la montée de l'intégrisme islamique. Là, je trouve que le ministre des Cultes y va un peu fort. En encourageant toutes les églises à faire du prosélytisme dans les banlieues, il va nous rallumer les guerres de religion. Il ne restera plus au ministre de l'Intérieur qu'à y envoyer les CRS. Tiens, au fait Pasqua, quid de Carpentras ?

JEAN-PIERRE COHEN

Autres nouvelles

Les parlementaires américains sont-ils des imbéciles ?

L'hebdomadaire américain "Spy" a voulu, raconte "Time Magazine", savoir ce que les sénateurs et "Congressmen" US pensaient de la situation mondiale. Il a donc demandé à plusieurs de ces estimables personnages qui, placés sous l'influence de divers lobbies, décident de la politique internationale de la première puissance mondiale, ce qu'ils pensaient faire à propos de "l'épuration ethnique en Freedonie".

Le républicain du Michigan Nick Smith s'est montré circonspect : "Nous devons être très prudents. Le fait d'agir par l'intermédiaire des Nations Unies est une approche qui comporte de nombreux avantages." Pour son collègue et compagnon de parti du Missouri, l'honorable James Talent, il ne faut pas, au contraire, s'abriter

derrière une instance internationale : "Tout ce que nous pouvons faire en utilisant les bons offices du gouvernement US pour aider à arrêter la tuerie dans ce pays, nous devons le faire." Républicain lui aussi, le représentant de l'Indiana Steve Buyer est plus didactique : "C'est là une situation qui est très différente de celle qui règne au Moyen-Orient."

Quant au démocrate Jay Inslee, il ne cache pas son pessimisme : "Nous arrivons au point où le fait de fermer les yeux pendant les dix prochaines années ne constitue pas vraiment une réponse." Cela dit, ajoute-t-il franchement, "je ne suis pas à proprement parler au courant de cette situation". Eclairons donc l'excellent sénateur démocrate : la Freedonie est une principauté. Elle est en guerre contre la Sylvanie à la suite

d'une gifle infligée par Rufus T. Firefly, premier ministre freedonien, à Trentino, ambassadeur de Sylvanie en Freedonie, qui tentait de lui subtiliser les faveurs (et la dot...) de l'opulente Mrs. Teasdale.

Le mieux serait d'ailleurs que l'honorable parlementaire se procure une vidéo-cassette de "La Soupe au Canard", film des Marx Brothers tourné en 1933 dans lequel toute l'affaire est exposée.

Y compris les mots historiques de Rufus T. Firefly : "Subissons une attaque de gaz ; envoyez du bicarbonate de soude" et "Sommes encerclés par trois hommes et une femme ; envoyez des renforts ou deux femmes".

Mais les sénateurs américains sont sans doute trop occupés à faire régner le NOM (Nouvel Ordre Mondial) pour perdre du temps au cinéma...

« LES PORTUGAIS CHOMENT TROIS FOIS MOINS QUE LES ALGERIENS »

Dans n'importe quelle gazette "de droite" ce titre aurait déclenché les poursuites que l'on imagine. Mais la "Lettre politique et parlementaire" de Guy Sorman ne risque rien à reprendre les conclusions du rapport d'Hamlaoui Mekachera sur la vie professionnelle des travailleurs étrangers en France. On en mesure la fiabilité et le sérieux à cette affirmation : "La population active étrangère estimée à 1,6 millions de personnes a très légèrement crû depuis 1975 au rythme de quatre mille personnes par an" (les estimations les moins alarmistes évaluent à quatre millions au moins le nombre des travailleurs étrangers en France les plus optimistes réclament cinq ans, pour ramener à cent mille par an le nombre des nouveaux immigrants). Ce "rapport" contient cependant des informations intéressantes : "La part des immigrants européens a diminué (42 % contre 50 %) face à l'arrivée massive de tra-

vailleurs d'origine plus lointaine (Turcs, Africains, Asiatiques) Le taux de chômage qui touchait 10 % de travailleurs étrangers en France frappe aujourd'hui près de 20 % d'entre eux. Pire encore pour les travailleurs hors communauté, notamment les Algériens et les Marocains (environ 28 %). Seule la communauté portugaise tire son épingle du jeu avec un taux de chômage (9 %) inférieur à celui des Français". Et la lettre de Guy Sorman d'ajouter : "il existe une forte corrélation entre la nationalité et le secteur d'activité. Les Portugais représentent 39 % des étrangers employés dans le "Bâtiment et travaux publics" et, dans le secteur de l'automobile, les pays du Maghreb fournissent à eux seuls 50 % de la main d'oeuvre". Information intéressante quand on sait que le secteur automobile en pleine récession sera, dans les mois à venir, le principal pourvoyeur de nouveaux chômeurs...

Et c'est ainsi...

par ADG

C'est avec cette courtoisie légendaire qui l'a contraint à déposer un brevet sur ce mot afin d'éviter que n'importe quel p... de b... de m... de ch... de journaliste à la c... puisse s'en prévaloir et créer par exemple « Le Bourbonnais courtois » ou bien « Courtois de là que je m'y mette », c'est donc avec cette politesse raffinée qui le caractérise et dont il ne se dépare qu'avec la douzaine de moujiks entassés dans sa cave, qui ne savent pas que Béria est mort, occupés qu'ils sont à de menus travaux tels qu'assemblage de pistolets automatiques à punaises multicolores ou fabrication de perruques tournantes et musicales, que le V.D.S.D.B. (Vénéré Directeur Serge de Beketch) s'adresse à moi en ces termes, au sortir de « Chez Denise », rue des Prouvaires, où nous avons un compte :

- P'tit gars, che que che vais te demander, aucune bête au monde. Mais toi, es pouvant. Je, usé, pas connaître faire mission. Traites, lézardes, chien qui mord joli-papa, vieille prune hors d'âge, sourire de madame Varlet, fatigue, je, moi. Et tout chat.

Quelle était donc cette mission que me confiait mon noble ami slave qui préside aux destinées de son ivre journal et qui, manifestement, avait ce jour-là une scène rentrée de « Rambo » et des « Vignes du Seigneur » ?

Tout simplement faire un article sur « Germinal » (le film) au motif qu'il est claustrophobe (je rappelle aux historiens que c'est sur un prétexte similaire que je suis parti en reportage à sa place en Nouvelle Calédonie, avec les résultats que l'on sait, guerre civile, grotte d'Ouvéa, mort de Tjibaou, accords de Matignon, etc.) Et d'exalter sournoisement ce qu'il y a en moi de pire, comme l'amour de la classe ouvrière, mon goût pour les

ANTHRACIK PARK



— Perruques
tournantes
— Amour de la
classe ouvrière
— Contre-poids
— Grandeur
consécutive
de ma critique..



mineures, les nombreux coups de grisou que j'ai essuyés dans les bars germanopratsins et même le fait que j'avais écrit des romans se déroulant entre Bourges et Châteauroux.

- Vois pas le rapport, dis-je, y'a pas terribil en la demeure dans le coin...

- Non, répondit-il avec cette terrible logique qu'il a héritée d'une longue lignée de forts boyards, mais réalisateur film s'appelle Berri.

Ce qui était, on l'avouera, aussi confondant que possible.

Le plus dur restait à faire : remonter chez moi au quatrième sans ascenseur (ce n'est pas avec ce

qu'on est payé ici que messieurs Roux et Combaluzier vont se déplacer dans mon immeuble. L'un des deux, peut-être, mais ça ne suffira pas, la présence des deux compères étant nécessaire pour faire fonctionner la machine, l'un faisant poids et l'autre CONTRE-POIDS !) et trouver des renseignements sur ce fameux Germinal. Au commencement aurait été un livre dû à un auteur au nom de fromage italien amputé qui faisait rien que de s'occuper de choses qui le regardaient pas et qui accusait tout le monde, sans guère de preuve, il faut bien l'avouer. Après quoi, il y eut un chanteur, qui est le petit fils de la chanteuse Line Renaud, née dans le nord, à Armentières et ça tombait bien parce que le film se déroule par là, Raymond Depardieu, un autre chanteur, ayant refusé qu'on creusât des galeries dans ses vignes angevines.

Ça parle de la noblesse du travail et aussi que la terre est basse, encore plus basse du fait qu'on la creuse. Chacun s'extasie, même le président de la République est allé vomir à Lille le soir de la première. Grâce à M. Claude Berri (capitale : Hervé Bourges) et à l'argent qu'il a donné à Jean Mineur publicité (BALzac 0001 et non pas ZOLa 007), on ne parle plus que de ça. C'est épatant, ça fait peur aux dinosaures de Jurassic Park, tout cet anthracite, c'est même plus noir que Malcolm X !

Mais déjà SDB me pressait de remettre ma copie. Mon opinion ? Ma critique ? Elle tenait en quatre mots :

- « Germinal » : Houille, houille, houille !

Et c'est ainsi que ma critique fut courte mais grande.



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

A la recherche de la gauche perdue **COMBAT D'ANTIRACISTES DANS UN TUNNEL**

Donc l'antiracisme fut lancé en 1985, sur une idée de l'Elysée et avec l'amical soutien des médias, comme une planche de salut pour une gauche en plein naufrage idéologique — déjà... Malheureusement, la planche devait très vite se révéler pourrie. A première vue, ce créneau antiraciste semblait pourtant inexpugnable : comment le critiquer sans se faire le complice de la haine de l'étranger, de la « peur de l'Autre » et de la « logique d'exclusion » ? SOS-Racisme, création du Frankenstein de l'Elysée, fonda donc tête baissée sur ce boulevard — et se retrouva bientôt dans une impasse...



Les contradictions qui tuent

« Impasse théorique », comme on dit rive gauche : cultiver la « différence », n'était-ce pas apporter de l'eau au moulin de l'extrême droite ? Et puis, pourrait-on à la fois exiger l'« intégration » à la nation et vouloir dissoudre celle-ci dans un « melting-potes » planétaire ?

Ces contradictions ont rongé peu à peu SOS, qui n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même ; elles provoquent actuellement une saignante « explication de gravures » au sein de la classe intellectuelle que le monde entier nous envie. La première victime en fut le pauvre Paul Yonnet, passé en quelques jours du statut de sociologue branché à celui d'agent lepéniste pour avoir osé dénoncer les dérives d'un « pseudo-antiracisme » générateur, selon lui, de racisme.

Au moins, dans cette affaire, notre intelligentsia avait-elle fait bloc contre sa brebis galeuse ; là où tout s'est compliqué, c'est quand elle a commencé à se diviser contre elle-même.



Le couple Taguieff-de Benoist

Le drame s'est noué le 13 juillet dernier. Ce jour-là, « Le Monde » publie un appel angoissé de « 40 intellectuels français » contre « la légitimation de l'extrême droite par les médias » — une entreprise sournoise qui ne vous aura pas échappé... Mais surtout, ledit encart voisine avec un virulent article de Roger

Pol Droit dénonçant le chef d'orchestre de complot : Pierre-André Taguieff lui-même, antiraciste professionnel dont les travaux faisaient pourtant jusqu'alors autorité.



Les chefs d'accusation du « Monde » sont accablants

1. En dénonçant les travers d'un antiracisme dit « primaire », à coups de distinguos aussi subtils que hors de propos, notre homme a en fait ouvert la voie aux dérapages ignobles de Yonnet ;

2. Pire encore : à force de se pencher de trop près sur le racisme, Taguieff a fini par être fasciné par l'objet de son étude au point de manifester de la « complaisance » à l'égard de la Nouvelle Droite ! Et « Le Monde » d'aligner les preuves : l'accusé a co-signé un livre avec Alain de Benoist, il écrit dans sa revue « Krisis » et prône le « dialogue » avec la ND.



Guerre entre Le Monde et Globe

Taguieff complice des racistes ? C'en est trop pour « Globe », qui vole au secours de son ami odieusement calomnié. Sur une double page, P.-A. T. explique qu'il est victime d'un « scandaleux trucage ».

Le « dialogue » avec la Nouvelle Droite ? Mais attention, il avait bien précisé que ce dialogue devait être « sans complaisance »... Le prétendu livre avec de Benoist ? « On a repris sans mon accord un de mes textes

datant de 86 ». L'article paru dans « Krisis » ? « Il s'agit en fait d'un texte datant de 3 ans auparavant ».

Mais cette contre-attaque, fondée uniquement sur la datation d'articles dont on ne conteste ni l'existence ni le contenu, est un peu faible.

Taguieff doit s'en rendre compte qui, pour mieux se défendre, n'hésite pas à balancer les petits copains : « Bien d'autres intellectuels et journalistes » ont écrit dans « Krisis », dit-il, et de citer « Jean-François Kahn, Claude Jullien, Claude Imbert, Domenach, Palmier, Bercoff... »



Les deux étendards de l'antiracisme

Mais alors, qui s'acharne donc ainsi contre lui, et lui seul ? « Un petit groupe de médiocres et d'aigris » à qui il a « fait de l'ombre en dénonçant leur antiracisme routinier ». Et Taguieff d'appeler à « une réforme intellectuelle, politique et morale de l'antiracisme », actuellement « en pleine crise ». Prenez cet « Appel des 40 », par exemple : « Moralement légitime, il se trompe d'ennemi, faute d'une analyse politique approfondie ». Et qui donc est le véritable ennemi, Maître ? « Le Front national », évidemment, « que cette campagne, centrée sur Alain de Benoist, a pour principal effet de faire oublier ». Bref, si l'on a bien compris, l'intelligentsia antiraciste est aujourd'hui divisée en deux camps : les fourriers du lepénisme et les complices de la Nouvelle Droite...

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

LA RENAISSANCE DES REPUBLIQUES BOERS

L'idée du Volkstat sud-africain se fait de plus en plus forte dans l'ex-Afrique du Sud. Cela fait dix ans que j'écris que la partition est la seule solution susceptible de maintenir un semblant de paix dans ce qui fut la République sud-africaine. *Le Monde* et *Libération* viennent enfin de découvrir cette réalité qu'ils niaient avec obstination.

Pour les nationalistes Afrikaners, la constitution de ce Volkstat marque une totale continuité politique. Voir dans la partition un recul des Blancs revient à s'aligner sur la logique des impérialistes britanniques du siècle dernier. Bien différente est celle des Boers.

La conception britannique et celle de ses actuels héritiers, en premier lieu MM. de Klerk et Mandela, repose sur l'idée de l'acceptation des actuelles frontières internes et extérieures du pays. En d'autres termes, l'ANC et le Parti national considèrent que le rassemblement au sein du même ensemble politique de peuples disparates ne doit pas être remis en question. C'est pourquoi ils refusent en principe toute idée de partition territoriale qui impliquerait le retour à la situation du XIXe siècle, avant que les Britanniques aient entrepris de rassembler par la force Xhosas, Zoulous, Sothos et Boers afin de les faire vivre ensemble sous l'autorité de la Couronne.

Les Afrikaners refusent donc cette logique. Les véritables nationalistes afrikaners combattaient déjà le gouvernement dans les années 1970. Ils le faisaient au nom de la Nation afrikaner. Pour eux, la politique d'apartheid, qui était une nécessité, n'avait cependant aucune chance

d'aboutir dans la mesure où étaient conservées les frontières héritées des Britanniques. Leur idée était que les Afrikaners n'avaient pas vocation à dominer les ethnies noires sud-africaines, mais à vivre séparés d'elles sur un sol leur appartenant en propre. Pour eux toujours, la politique des bantustans était, certes, excellente, mais elle était dès le départ viciée dans la mesure où les Blancs gardaient plus de 50 % du territoire de la RSA.

Les blancs
renoncent
au coffre-fort
minier

L'actuelle évolution de la situation a permis aux Afrikaners de se dégager enfin de l'idée qu'ils devaient absolument conserver les limites frontalières léguées par les Britanniques. Ils ont enfin compris que le seul moyen d'assurer la survie de leur nation était d'imposer la renaissance des anciennes Républiques boers. Peu leur importe la ville du Cap ou celle de Durban, peuplées par des libéraux anglophones souvent gagnés à l'idéologie mondialiste. Puisque les Blancs de cette région votent « à gauche », c'est

donc qu'ils acceptent de vivre dans une société multiraciale car telle est la revendication de la gauche sud-africaine. Leur sort ne concerne pas plus les nationalistes afrikaners que celui des Sothos ou des Vendas.

C'est donc à la renaissance des vieilles républiques du Transvaal et de l'Orange que nous allons assister. Elle sera la conséquence logique de la partition territoriale. Psychologiquement, le plus difficile à faire accepter aux Afrikaners fut l'idée de l'abandon de tout le Rand, Johannesburg compris, le Volkstat ne gardant que Pretoria. Mais il en allait de la crédibilité de la partition dans la mesure où les Blancs devaient montrer qu'ils ne conservaient pas toutes les ressources. Mais, plus important, la renonciation à ce véritable coffre-fort minier marquait une rupture totale d'avec l'Afrique du Sud britannique dans la mesure où les nationalistes afrikaners décidaient d'abandonner une région incontrôlable, peuplée par presque dix millions de Noirs en grande partie détribalisés et marxisés.

Nelson Mandela, contraint par le rapport de force, négocie en ce moment avec les chefs afrikaners sur cette idée de création d'un Etat blanc dont les frontières ont en grande partie été définies avec les Zoulous et les Sothos. En Afrique du Sud comme ailleurs, les constantes historiques demeurent. Les ignorer conduit aux catastrophes.

PS : Pour l'approfondissement de la question de la partition, on se reportera au n°1 de l'Afrique Réelle. Le numéro 100 francs franco. Abonnement 360 francs.

Discours d'Alexandre Sol

Soixante-quinze ans, Alexandre Isaievitch Soljenitsyne confirme avec éclat ce que nous fûmes quelques-uns à penser lorsque parut, voilà vingt ans, sa fulmination inspirée contre l'horreur communiste, "L'Archipel du Goulag": plus encore qu'un écrivain de la dimension d'un Balzac, d'un Victor Hugo ou d'un Dostoïevski, plus aussi qu'un héros de la résistance à la plus effroyable machine à broyer les corps, les cœurs et les âmes que Satan ait jamais bâtie sur terre, Soljenitsyne est un prophète.

Comme la flamboyante épée de saint Michel, sa parole, amplifiée par le combat de son frère en slavitude Jean-Paul II, a brûlé les démons de l'enfer communiste et les a culbutés de leur trône d'ossements. Pour autant, et il le sait mieux que quiconque, la victoire ne sera pas acquise tant que n'aura pas été extirpée du cœur de l'homme l'abomination prométhéenne,



cet orgueil infernal qui inspire toutes les révolutions. C'est le sens du message capital qu'Alexandre Soljenitsyne a délivré par sa présence au Mont des Alouettes, pour le bicentenaire du martyr vendéen, préfiguration du calvaire de la Russie. Le discours qu'il prononça à cette occasion est capital. Nous sommes fiers de le publier intégralement.

S de B

seulement en France, mais aussi ailleurs le soulèvement vendéen et sa répression sanglante ont reçu des éclairages constamment renouvelés.

Car les événements historiques ne sont jamais compris pleinement dans l'incandescence des passions qui les accompagnent, mais à bonne distance, une fois refroidis par le temps.

Longtemps on a refusé d'entendre et d'accepter ce qui avait été crié par la bouche de ceux qui périssaient, que l'on brûlait vifs : les paysans d'une contrée laborieuse, pour lesquels la Révolution semblait avoir été faite, mais que cette même Révolution opprima et humilia jusqu'à la dernière extrémité, eh bien oui, ces paysans se révoltèrent contre elle !

Que toute révolution déchaîne chez les hommes les instincts de la plus élémentaire barbarie, les forces opaques de l'envie, de la rapacité et de la haine, cela, les contemporains l'avaient bien perçu. Ils payèrent un trop lourd tribut à la psychose générale, lorsque le fait de se comporter en homme politiquement modéré, ou même seulement de le paraître, passait déjà pour un crime.

C'est le XXe siècle qui a considérablement terni aux yeux de l'humanité l'auréole romantique qui entourait la Révolution au XVIIIe siècle. De demi-siècles en siècles

Monsieur le président du Conseil général de la Vendée !

Chers Vendéens !

Il y a deux tiers de siècle, l'enfant que j'étais lisait déjà avec admiration dans les livres les récits évoquant le soulèvement de la Vendée, si courageux et si désespéré, mais jamais je n'aurais pu imaginer, fût-ce en rêve, que sur mes vieux jours j'aurais l'honneur de participer à l'inauguration du monument en l'honneur des héros et des victimes de ce soulèvement.

Vingt décennies se sont écoulées depuis — des décennies selon les divers pays — et non



les hommes ont fini par se convaincre, à partir de leurs propres malheurs, de ce que les révolutions détruisent le caractère organique de la société ; qu'elles ruinent le cours naturel de la vie ; qu'elles annihilent les meilleurs éléments de la population en donnant libre champ aux pires ; qu'aucune révolution ne peut enrichir un pays, tout juste quelques débrouillards sans scrupules ; que dans son propre pays, généralement, elle est cause de morts innombrables, d'une paupérisation étendue, et, dans les cas les plus graves, d'une dégradation durable de la population.

Le mot « révolution » lui-même (du latin *revolvere*) signifie rouler en arrière, revenir, éprouver à nouveau, rallumer, dans le meilleur des cas mettre sens dessus dessous, une kyrielle de significations peu enviables.

De nos jours, si de par le monde on accole à quelque révolution l'épithète de « grande », on ne le fait plus qu'avec circonspection, et bien souvent avec beaucoup d'amertume.

Désormais, nous comprenons toujours mieux que l'effet social que nous désirons si ardemment peut être obtenu par le biais d'un développement évolutif normal, avec infiniment moins de pertes, sans sauvagerie généralisée. Il faut savoir améliorer avec patience ce que nous offre chaque « aujourd'hui ».

Et il serait bien vain d'espérer que la révolution puisse régénérer la nature humaine. Or, c'est ce que votre Révolution, et tout particulièrement la nôtre, la Révolution russe, avaient tellement espéré.

La Révolution française s'est déroulée au nom d'un slogan intrinsèquement contradictoire, et irréalisable : « Liberté, égalité, fraternité ». Mais dans la vie sociale liberté et égalité tendent à s'exclure mutuellement, sont antagoniques l'une de l'autre : car la liberté détruit l'égalité sociale ; c'est même là un des rôles de la liberté, tandis que l'égalité restreint la liberté, car autrement on ne saurait y atteindre.

Quant à la fraternité, elle n'est pas de leur famille ; ce n'est qu'un aventureux ajout au slogan : ce ne sont pas des dispositions sociales qui font la vraie fraternité ; elle est d'ordre spirituel. Au surplus, à ce slogan ternaire on ajoutait sur le ton de la menace « ou la mort », ce qui en détruisait toute la signification.

Jamais, à aucun pays, je ne pourrais souhaiter de « grande révolution ».

Si la Révolution du XVIII^e siècle n'a pas entraîné la ruine de la France, c'est uniquement parce qu'a eu lieu Thermidor. La Révolution russe n'a pas connu de Thermidor qui ait su l'arrêter, et, sans dévier, elle a entraîné notre peuple jusqu'au bout, jusqu'au gouffre, jusqu'à l'abîme de la perte.

Je regrette qu'il n'y ait pas ici d'orateurs qui puissent ajouter ce que l'expérience leur a appris au fin fond de la Chine, du Cambodge, du Viêt-Nam, nous dire quel prix ils ont payé, eux, pour la révolution.

L'expérience de la Révolution française aurait dû suffire pour que nos organisateurs nationalistes du « bonheur du peuple » en tirent des leçons. Mais non ! En Russie, tout s'est déroulé de façon pire encore, et à une échelle incomparable.

De nombreux procédés cruels de la Révolution ont été docilement réappliqués sur le corps de la Russie par les communistes léniniens et par les socialistes internationalistes ; seuls leur degré d'organisation et leur caractère systématique ont largement dépassé ceux des Jacobins.

Nous n'avons pas eu de Thermidor, mais — et nous pouvons en être fiers en notre âme et conscience — nous avons eu notre Vendée, et même plus d'une. Ce sont les grands soulèvements paysans, celui de Tambov en 1920-21, de la Sibérie occidentale en 1921.

Un épisode bien connu : des foules de paysans en chaussures de tôle (*), armés de bâtons et de fourches, ont marché sur Tambov, au son des cloches des églises avoisinantes, pour être fauchées par les mitrailleuses.

Le soulèvement de Tambov s'est maintenu

pendant onze mois bien que les communistes, en le réprimant, aient employé des chars d'assaut, des trains blindés, des avions, bien qu'il eussent pris en otages les familles des révoltés et qu'ils fussent à deux doigts d'employer des gaz toxiques.

Nous avons connu aussi une résistance farouche au bolchevisme chez les Cosaques de l'Oural, du Don, du Kouban, de Tersk, étouffée dans des torrents de sang, un véritable génocide.

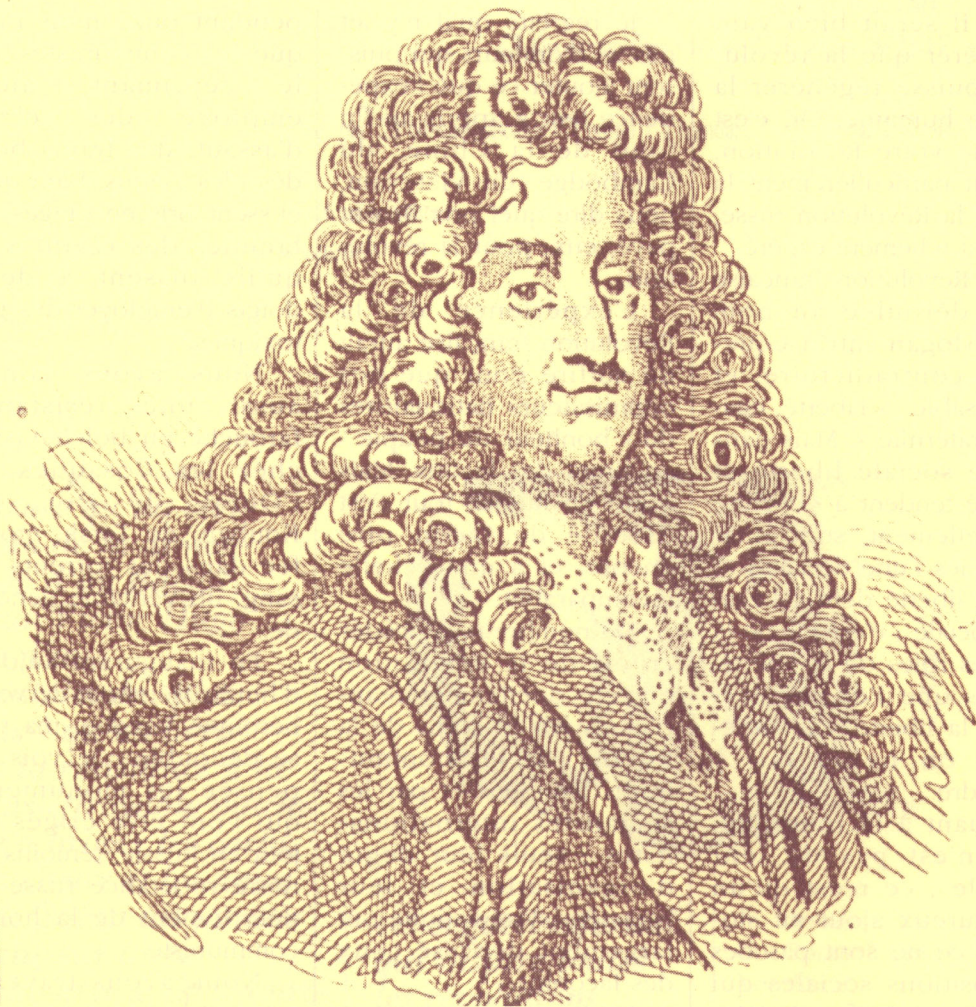
En inaugurant aujourd'hui le Mémorial de votre héroïque Vendée, ma vue se dédouble : je vois en pensée les monuments qui vont être érigés un jour en Russie, témoins de notre résistance russe au déferlement de la horde communiste.

Nous avons traversé ensemble avec vous le XX^e siècle, de part en part un siècle de terreur, effroyable couronnement de ce Progrès auquel on avait tant rêvé au XVIII^e siècle. Aujourd'hui, je le pense, les Français seront de plus en plus nombreux à mieux comprendre, à mieux estimer, à garder avec fierté dans leur mémoire la résistance et le sacrifice de la Vendée.

(*) *chaussures populaires en écorce de bouleau. NdT.*

Les Provinciales

par Anne Bernet



Jean Racine : tragédie à Versailles

Certains critiques ont prétendu que la langue française se prêtait mal à la poésie, qu'elle n'était pas assez musicale. A cette analyse n'existent que deux explications : ces gens étaient sourds, ou ils n'avaient pas lu Racine.

« Ariane, ma sœur, de quel amour blessé, / Vous mourutes aux bords où vous fûtes laissée. »

« Dans l'Orient

désert, quel devint mon ennui. »

« Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous, / Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ? / Et que le jour commence et que le jour finisse / Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice. »

La langue racinienne atteint à la perfection ; elle a la pureté de lignes d'un temple grec, la trans-

parence d'un cristal. Elle est absolue musicalité. Et, par miracle, dans ce dépouillement volontaire, elle parvient à traduire toutes les passions humaines : l'amour, la haine, la jalousie, le désir du meurtre, les sentiments maternels ou filiaux, l'abnégation, le désespoir, l'horreur.

On se demande alors comment un seul homme qui, à trente-quatre ans, âge auquel l'Académie française lui ouvrit ses portes, avait déjà écrit presque tous ses chefs-d'œuvre, a pu parvenir à une si intime connaissance des âmes.

Trop souvent, Jean Racine demeure dans les mémoires comme le bourgeois enrichi, installé dans le mariage et les paternités, historiographe de Louis XIV qu'il devint, passée la quarantaine. Vouloir comprendre son théâtre en se fixant sur cette image, c'est se condamner à l'erreur. Racine a pu créer Andromaque ou Clytemnestre, mères déchirées dont la folie masculine prétend immoler les enfants, ou Agrippine, qu'aveugle sa passion pour son fils, parce que lui-même souffrait de n'avoir pas connu la sienne.

Il avait treize mois lorsque sa mère mourut. Il put décrire les trances de l'amour chez Phèdre, chez Hermione, Antiochus, Titus, Bérénice parce qu'il les vécut. En s'éprenant de la Du Parc, la jeune première de la troupe de Molière, Racine a su désespérément quel enfer pouvait être l'amour.

❖
**Un monstre
et
un assassin ?**

Il put imaginer Hermione faisant assassiner Pyrrhus, Roxane livrant Bajazet au bourreau, parce qu'il savait précisément jusqu'à quel point de folie pouvait conduire un sentiment bafoué. Mademoiselle Du Parc mourra dans des conditions suspectes, après avoir sept ans par-



tagé la vie de l'auteur prodige qui n'écrivait que pour elle. Sa famille accusa : Racine l'avait empoisonnée.

Et, depuis trois siècles, les biographes ne parviennent pas à le disculper de façon convaincante. Néron passant sur le corps de sa mère, et Titus sacrifiant la femme qu'il adore, Racine les comprenait aussi, lui qui, monstre d'ambition, trahit à son tour les messieurs de Port-Royal qui l'avaient élevé et protégé, puis Molière à qui il devait ses premiers succès. Car Racine est un monstre : méchant, sournois, sans honneur et sans parole. Il dénonce les jansénistes dans des pamphlets anonymes.

Il est compromis dans l'affaire la Voisin ; il abandonne Madame de Montespan afin de se rallier à la marquise de Maintenon. Toute la cour, et le Roi, le savent.

Et pourtant, le Roi et la cour pardonnent toujours au fils du greffier du grenier au sel de La Ferté-Milon.

Un reflet sublime et abject

Parce qu'il est prodigieux. Et aussi parce qu'il leur renvoie un certain reflet, à la fois sublime et abject, de ce qu'ils sont. Racine, qui ressemble étrangement au Roi, presque comme un sosie, ne l'épargne pas. Lorsqu'il écrit Bérénice, lorsqu'il fait dire à la princesse juive abandonnée au nom de la raison d'Etat : « Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez. », Louis XIV entend encore le cri désespéré de Marie

Mancini, le fol amour de ses vingt ans : « Vous m'aimez, vous le dites ; vous pleurez et je pars. » Mais aussitôt, pour étouffer l'indignation de l'amante : « Eh bien, réglez, cruel ! Contentez votre gloire ! », Racine glisse le vers qui justifie l'implacable choix du Prince : « Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes. » « Adieu, Seigneur. Réglez ! Je ne vous verrai plus. »

Titus n'est pas cruel et insensible : il est au contraire le plus malheureux du trio tragique de la pièce...

Courtisan jusqu'au désespoir

Courtisan, Racine ? Oui, jusqu'au bout des ongles, et qui se laisse mourir de désespoir en 1699 quand la faveur royale commence à se détourner de lui.

Courtisan, mais qui sait, comme Mme de La Fayette, flatter les puissants en les mettant en scène. Né en 1639, Racine est le cadet de Louis XIV d'un an ; ils ont trente ans ensemble. Racine est l'auteur tragique de toute sa génération.

Que l'on écoute le dialogue de Bérénice et d'Antiochus.

Ce n'est pas le roi de Comagène qui parle mais un jeune officier de la cour de France, amoureux de la favorite... « Titus, pour mon malheur, vint, vous vit et vous plut. » Antiochus est l'archétype du gentilhomme : courtois, discret, vaillant. Il est aussi le seul qui aime vraiment : Titus préfère Rome à sa maîtresse ; Bérénice voudrait que

Titus soit différent de ce qu'il est. Seul Antiochus aime avec abnégation. Jusqu'à tenter de ramener son rival auprès de la femme qu'il adore... Parce que, depuis cinq ans, Antiochus a éprouvé mille morts d'être dédaigné, et qu'il ne supporte pas de voir pareillement souffrir Bérénice.

Comment un être aussi égoïste que Jean Racine a-t-il pu écrire le rôle d'Antiochus ?

Comment, lui, l'orphelin, met-il, sur les lèvres d'Andromaque, ces vers qui résument l'amour maternel poussé jusqu'à son extrême limite :

« Vous saurez quelque jour, Madame, pour un fils/ Jusqu'où va notre amour./ Mais vous ne saurez pas, du moins, je le souhaite,/ En quels troubles extrêmes son intérêt nous jette,/ Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,/ C'est le seul qui nous reste et qu'on veut nous l'ôter. »

Déments mais point haïssables

L'immense génie de Racine est de donner pareille humanité à des personnages aux antipodes de son propre caractère. Et de pouvoir ensuite donner la même vie aux déments qui hantent ses pièces, sans qu'ils soient pour autant haïssables.

Qui n'est pas saisi de pitié devant Hermione, amoureuse pour la première fois de sa vie, d'un homme qui se moque d'elle, la ridiculise publiquement, et qui hurle de douleur : « Je ne t'ai pas aimé, cruel ? Qu'ai-je

donc fait ?/ J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes./ Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces./ J'y suis encore, malgré tes infidélités/ Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés. »

Et tandis qu'elle parle enfin, Pyrrhus ne pense qu'à cette Andromaque qui le hait... Et lorsque Oreste, à sa demande, tue l'infidèle, la fière Hermione a ce pathétique aveu qu'elle aimait Pyrrhus au point de le partager avec Andromaque : « Nous le verrions encore nous partager ses soins./ Il m'aimerait peut-être, il le feindrait du moins. »

La maladie dévorante de l'amour

Car, le maître mot de tout le théâtre de Racine, qu'il mette en scène des héros ou des monstres, c'est bien l'amour, d'autrui ou de soi-même. L'amour, qui est une maladie dévorante. « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. » dit Phèdre qui fait une analyse clinique des symptômes de la passion.

Racine le savait qui continua à vivre avec le fantôme de cette femme qu'il avait adorée et peut-être assassinée, qui continua à écrire pour elle bien après qu'elle fût morte.

Faut-il l'avouer ? Racine, amoureux fou de sa tragédienne, et même criminel, est infiniment plus sympathique que Racine père de famille et confit en dévotion. D'ailleurs, quand le diable se fit ermite, son génie disparut...



En poche

10 francs,
Messieurs Dames

Une maison d'édition au titre merveilleux, *Les Mille et une Nuits*, offre 12 titres à 10 francs. Un petit prix mais de grands noms : Epicure, Poe, Perrault, Maupassant, Cervantès, Balzac, London. Des textes que l'on connaît peu, comme les Remèdes à l'amour d'Ovide, très utiles pour ceux qui croient qu'il y en a. Des reproductions de gravures anciennes et un résumé biographique passionnant. On comprend pourquoi Stendhal a si bien parlé d'amour. A chacun de ses voyages correspond une nouvelle femme. Charles Perrault (1628-1703) quitta définitivement un jour le lycée de Beauvais, son professeur de philosophie venait de le contredire. Il étudia chez lui avec l'aide d'un précepteur. La Lettre sur le bonheur nous rappelle ce qu'est vraiment l'épicurisme : « Quand nous parlons du plaisir comme d'un but essentiel, nous ne parlons pas des plaisirs du noceur irrécupérable ou de celui qui a la jouissance pour résidence permanente — comme se l'imaginent certaines personnes peu au courant ou réticentes, ou victimes d'une fausse interprétation — mais d'en arriver au stade où l'on ne souffre pas du corps et où l'on n'est pas perturbé de l'âme... Au principe de tout cela, comme le plus grand bien : la prudence. Or donc, la prudence, d'où sont issues toutes les autres vertus, se révèle en définitive plus précieuse que la philosophie : elle nous enseigne qu'on ne saurait vivre agréablement sans la prudence, sans honnêteté et sans justice, ni avec ces trois vertus vivre sans plaisir. »

Une autre très belle aventure s'offre à nous cet automne en kiosque : une méthode d'apprentissage de l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol sous la forme d'une cassette et d'un livret. La méthode est solide si on la suit jusqu'au bout ; elle n'est pas nouvelle, j'enseignais avec elle l'anglais à des enfants de sixième il y a vingt ans... et la première cassette ne coûte que cinq francs. Bien sûr les cassettes suivantes sont plus chères, 29 francs. Bravo, les éditions Atlas. **ANNE BRASSIE**

C'est à lire

par Serge de Beketch
et Renaud Dourges

UNE DOUCE VEN- GEANCE

par Elizabeth George

La quatrième aventure d'un personnage qui est en passe de s'installer au panthéon des grands flics de la littérature : l'inspecteur Thomas Linley, huitième comte d'Asherton et cœur fragile. L'exceptionnelle qualité des romans d'Elizabeth George réside sans doute dans l'épaisseur psychologique et sentimentale de ses personnages, la précision documentaire du cadre et la mécanique horlogère des intrigues. Une triple qualité dont la réputation des grands auteurs policiers anglais parmi lesquels Elizabeth George a conquis sa place en peu d'années.

(Presses de la Cité,
120 F)

CATHEDRALES DE FRANCE

par Zoé Oldenburg

Pour des raisons obscures (ouais...) ce somptueux album était passé à peu près inaperçu lors de sa sortie voilà une vingtaine d'années.

C'est que, dans les ultimes remugles de la révolution-sion-sion soixante-huitarde, une ode au génie français qui éleva ces admirables vais-

seaux de pierre paraissait bien incongrue. D'autant que le texte de Zoe Oldenburg est d'une rare intelligence et d'une poésie qui n'enlève rien à la précision des informations historiques, géographiques et architectoniques. Quant aux photos, elles sont admirables. Jusqu'à la préface de Michel Denieul, alors directeur de l'Architecture aux Affaires culturelles, devenu préfet, qui est un modèle du genre. On ne s'en étonnera pas lorsque l'on saura que ce haut fonctionnaire est le fils d'un artisan d'art. Il faut savoir gré à "PD'P", tout jeune éditeur-distributeur, d'avoir eu l'heureuse idée de réveiller le stock endormi de cette merveille indispensable à l'homme de civilisation et de tradition.

("PD'P", BP 579-01,
75027 Paris CEDEX 01,
300 F plus 20 F de port)

LA GUERRE DES IDEES par Michel Mourlet

Il faut une certaine confiance en soi pour oser publier, aujourd'hui, un recueil de textes écrits entre 1958 et 1992. En ces temps où celui qui ne s'est pas trompé au moins trois fois au cours du dernier quart de

siècle et qui n'a pas brûlé au moins deux fois ce qu'il adorait passe pour un barbare buté, c'est faire la preuve d'une belle équanimité. Or Michel Mourlet est tout sauf d'humeur égale. C'est, sous les apparences d'un homme de bonne compagnie, un bagarreux, un méchant, un teigneux. Les idéologues, les bavards, les menteurs, les tricheurs, les truqueurs sont son gibier favori. Il les travaille en finesse, à la dague, ou en force, à l'épieu. Marxistes avérés, idiots utiles, compagnons de route, agents d'influence, tous sortent de l'affrontement en piteux état.

Et c'est un combat que Mourlet mène inlassablement au prix de son confort matériel, de sa réputation, de sa fortune. Il le dit lui-même avec la tranquille assurance de l'artisan sérieux : "Je ne crois pas être resté une seule journée, depuis trente-cinq ans, sans apporter dans un journal, une revue, un micro, une université française ou étrangère, sur une scène de théâtre ou simplement à ma table de travail, une petite pierre à la digue haute que les hommes de sens et de volonté ont entrepris d'édifier contre les folies du siècle".

(Guy Tredaniel éditeur)



**BIEN VIVRE CENT
VINGT ANS**
par Gabriel Simonoff

Directeur du Centre d'études nucléaires de l'université de Bordeaux, Gabriel Simonoff traque depuis des années ces abominables "radicaux libres" qui s'attaquent au cœur même de nos cellules et font des beaux jeunes gens que nous sommes des vieillards égrotaux. En prime, des recettes simples et sûres pour vivre cent vingt ans... voire davantage. C'est fort intéressant et très convaincant. Reste à espérer que personne n'aura l'idée stupide de l'offrir à Mitterrand.

(Editions Grasset, 110 F)

**POUR MIEUX CHOISIR
UNE MAISON DE
RETRAITE**

Tous ceux qui ont connu les affres de la recherche d'une maison correspondant aux besoins d'un parent âgé salueront avec soulagement la sortie de ce guide sérieux et complet, malheureusement réservé, pour l'instant, à la Provence et à la Côte d'Azur. Les autres régions seront explorées dans les mois à venir.

(Guides "Résidence 3", Editions du Prince, 84800 Saumane de Vaucluse, 88 F)

**INITIATION A LA GRA-
PHOLOGIE**

Par Claude Santoy

Si vous écrivez sur toute la page vous souffrez d'égoïsme infantile ; si vous laissez des marges immenses, vous êtes névrotique et psychotique. Vos O sont ouverts en haut ? Vous êtes indiscret. Ils sont ouverts en bas ? Vous êtes fourbe et voleur. Ils sont fermés ? Vous êtes discret. Un petit jeu amusant mais dangereux.

(Editions Aubier, 120 F)

S de B

Rendez à ces Arts

Les chefs-d'œuvre du Dr Barnes

Quand on arrive dans les salles du musée d'Orsay qui expose 72 chefs-d'œuvre de la Fondation Barnes, on ne se demande plus — et c'est peut-être très mal — s'il fallait ou non respecter les volontés de feu le docteur Barnes. Qui refusait que l'on sortît ses collections et même qu'on les reproduisît. C'est donc d'une découverte qu'il s'agit, d'œuvres jamais vues de peintres très célèbres. Et quelles œuvres ! Bien sûr, on en connaît les auteurs. Mais les meilleurs artistes ne font pas que des chefs-d'œuvre. Et l'on a sélectionné ici le meilleur de chacun. Des Renoir délicats, juvéniles, telle cette jeune fille « Après le bain », surprise dans l'ombre des feuillages. Des paysages, des portraits du meilleur Cézanne. Deux Seurat magnifiques, « Poseuses », avec un rappel du « Dimanche à la Grande Jatte » — tableau dans le tableau — et une « Entrée du port d'Honfleur » qui justifie les recherches par trop scientifiques du chantre du pointillisme. L'unique Lautrec vaut à lui seul la visite : « A Montrouge, Rosa la Rouge » qui rappelle un refrain de Bruant. Un Gauguin de 1890, fait au Pouldu. Des Matisse, des Modigliani émouvants, des Picasso excellents. Et puis d'autres grands morceaux qu'on ne verra plus de sitôt.

Musée d'Orsay, quai Anatole France, Paris VIIe ; tous les jours sauf lundi, de 9h30 à 18h, jeudi jusqu'à 21h45 ; jusqu'au 2 janvier.

NATHALIE MANCEAUX

ED McBAIN, UN AUTEUR DE POLARS PAS COMME LES AUTRES

La littérature américaine et anglo-saxonne policière semble figée dans un carcan. Les héros de leurs romans sont soit des détectives blasés, soit de vieilles dames désœuvrées, quand il ne s'agit pas d'enquêteurs de sociétés d'assurances. Evan Hunter, plus connu sous le nom d'Ed McBain, a balayé ces poncifs en donnant la vedette à l'ensemble d'un commissariat, celui du 87e district d'Isola. Derrière ce nom se cache New York et ses crimes sordides, ses délinquants à la petite semaine, ses mouchards et ses prostituées. Avec ses flics du 87e, McBain nous donne une vision lucide d'une poignée d'hommes et de femmes au service de la loi, réalistes à travers leurs défauts et leurs peurs, attachants par mille petits détails. Steve Carella, l'inspecteur d'origine italienne, déambule d'une enquête à l'autre, au cours desquelles nous voyons évoluer sa famille composée de Teddy son épouse, sourde et muette, et de ses enfants jumeaux March et April. Sa chaleur, sa compassion à l'égard des victimes et de certains délinquants le rendent attachant et ses apparitions sont toujours attendues par le lecteur. Mais si Carella prédomine dans nombre d'aventures, ses collègues sont tout aussi intéressants. Meyer Meyer qui, en apprenant la patience, est devenu chauve, Cotton Hawes, rouquin et fils de pasteur porté sur le beau sexe, Hal Willis, flic intègre qui s'éprend d'une prostituée ayant tué ses souteneurs. Les Presses de la Cité ont réédité une partie des chroniques du 87e district, en collection Omnibus, parues entre 1957 et 1960. Ce volume permettra au néophyte d'aborder le monde particulier de McBain et de faire connaissance avec le "méchant" de la série, le Sourdingue, malfrat de génie et ennemi personnel de l'ensemble des policiers du 87e district. Les aficionados retrouveront, quant à eux, les héros de cette saga dans Les Veuves, nouvelle enquête au cours de laquelle Carella et ses collègues débrouillent l'écheveau de plusieurs intrigues à la fois.

A lire et à relire... pour le plaisir.

Chroniques du 87e district, 826 p., 98 F

Les Veuves, 317 p., 120 F, Presses de la Cité

Renaud Dourges



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

UNE LEÇON DE TELEVISION

A soixante ans, Philippe de Broca vient de donner une leçon de télévision aux cochons tristes qui souillent les petits écrans de leurs sanies. "Regarde-moi quand je te quitte", le téléfilm tout simple qu'il a réalisé (Canal Plus, vendredi 10 octobre, 20H35) était un modèle : scénario impeccable, dialogues crépitants, premiers et seconds rôles travaillés avec le même soin, jaillissement permanent de trouvailles comiques (on n'oubliera pas de sitôt l'irrésistible duo de flics), comédiens excellents (Patrick Chesnais attentionnant en nounours aburi et Isabelle Gelinas craquante comme un bon-bon acidulé), mise en scène au métronome, montage au rasoir. Pas une grossièreté, pas une scène gênante, pas une trivialité.

Un bonheur signé Broca à la manière des "Jeux de l'amour", du "Diable par la queue", de "L'Homme de Rio" ou des "Tribulations d'un Chinois en Chine". La question qui se pose est de savoir pourquoi les Rappeneau, Broca et autres ne sont pas plus souvent mis à contribution par les chaînes alors qu'ils incarnent, par leur humour, leur légèreté, leur finesse et leur courtoisie, l'essence même du génie français. Tiens ! La réponse à la question est dans le dernier mot...

JEUDI 7 OCTOBRE
ARTE 20H40

"Le pouvoir des images"

Pour de nombreux réalisateurs contemporains, et des plus grands, Leni Riefenstahl est un authentique génie de l'image. Ses films sont de véritables splendeurs et ses recueils de photographies, notamment sur les Nègres d'Afrique, de pures merveilles. Tout le monde est d'accord là-dessus.

Seulement voilà : Leni Riefenstahl fut "la cinéaste d'Hitler". Elle ne fit jamais de mal à personne, se contentant de filmer les splendeurs du corps humain dans l'effort athlétique. N'empêche, ce culte de la beauté est jugé "ambigu, dérangeant, témoin d'un lourd passé".

Si cette idiote de génie avait montré des paires de fesses trop grasses et des nichons mafflus à la gloire de Staline, elle serait adulée et personne n'y trouverait rien à redire. Ça lui apprendra, à perdre son temps avec un artisan quand elle aurait pu se mettre au service d'un industriel.

VENDREDI 8 OCTOBRE
F3 21H50

"Faut pas rêver"

On a dit cent fois tout le bien qu'il faut penser de cette émission magnifique d'intelligence et de tact. Ce soir, à ne pas manquer : un reportage sur l'un des lieux les plus insolites de la vieille Europe : le quartier romain de Trastevere que

les touristes évitent généralement alors que c'est là que bat le cœur de la Ville éternelle.

SAMEDI 9 OCTOBRE
F2 00H25

"Ceux de chez nous"

A voir à tout prix cet incroyable film dans lequel Sacha Guitry invente tout : le cinéma vérité, le film de reportage, l'image encyclopédique. Et surtout où il immortalise, tout vifs, des personnages que l'on croyait statufiés dans l'Histoire : Rodin, Rostand, Degas, Monet, Renoir, Saint-Saëns. Les gazettes de télévision m'apprennent que ce film fut réalisé "avec la collaboration de Frédéric Rossif".

Outre que le mot me paraît mal choisi pour rapprocher Guitry et Rossif, je demeure étonné : quand Rossif est né en 1922, "Ceux de chez nous" était dans la boîte depuis cinq ans. C'est ce qu'on appelle un génie précocité ...

DIMANCHE 10 OCTOBRE
TF1

"Sept sur sept"

Je ne regarde jamais l'émission d'Anne Sinclair. Question d'hygiène mentale et de taux d'adrénaline. Il faut croire cependant qu'un mauvais génie se cache dans ma "boîte à zapper" : dimanche dernier, je suis passé sur TF1 au moment précis où ce faux-jeton de Renaud invité pour assurer la promotion de "Germinal" lançait à la femme-tronc : "En tout cas, qu'est-ce que

vous avez de beaux yeux !" Laquelle femme-tronc baissa alors les paupières sur lesdits yeux avec un air délicieusement gêné.

Quelle rigolade ! Tout le monde sait, dans le chobize comme ailleurs, que l'œil de céladon de la femme Sinclair est strictement de nature prothésique. Sous la lentille azurée, l'œil est platement marron. Vous me direz que ce détail cosmétique n'intéresse personne ? Pas d'accord : quand on prétend faire de la télé vérité, la moindre des choses est de ne pas se déguiser.

LUNDI 11 OCTOBRE
TF1 20H45
"Stars 90"

Dieu sait si on aime Piaf, mais que cette manie des anniversaires est agaçante ! Pendant dix ans, on n'a pratiquement pas eu droit à une seule émission sur cette géante de la chanson française et, sous prétexte de célébrer le trentième anniversaire de sa mort, voilà qu'on nous colle du Piaf tous les jours sur toutes les chaînes !

S'il aime tant les commémorations, Drucker aurait pu consacrer son émission à la ville de Lyon : voilà deux cents ans jour pour jour, à la suite de menées contre-révolutionnaires de certains Lyonnais, la Convention ordonnait que la ville fût rasée et ses habitants déportés.

Dans le cadre de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité, bien sûr. Ça ferait pas une belle émission, ça ?

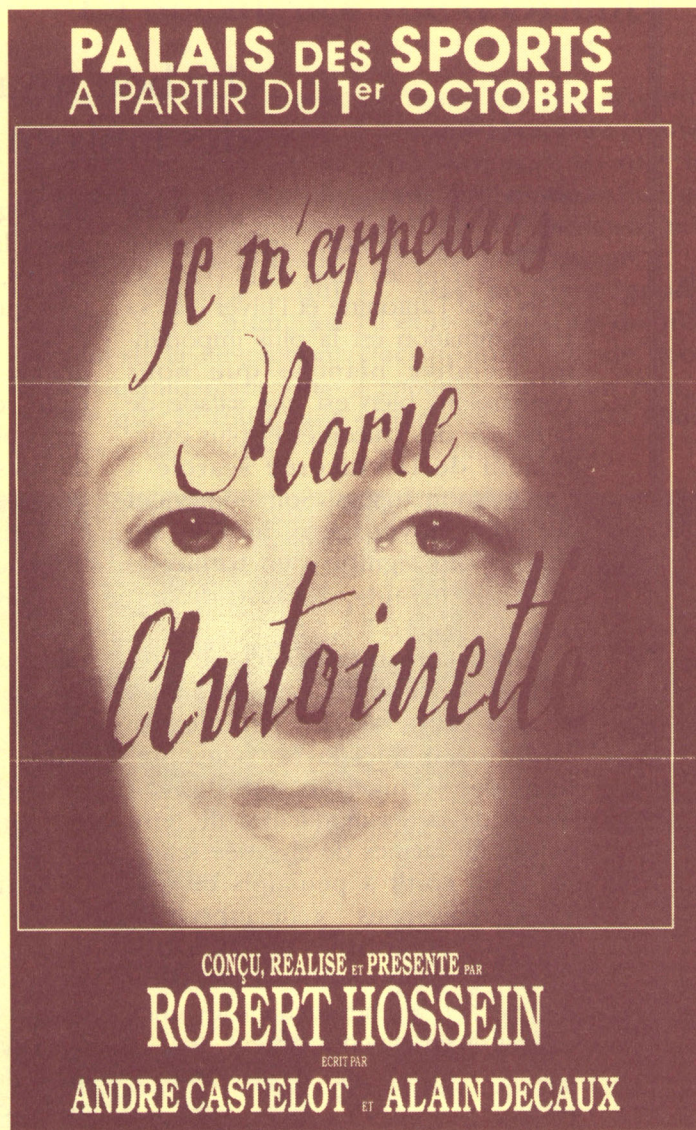
Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

« Je m'appelais
Marie-
Antoinette »

L'occasion se présente enfin de réviser l'Histoire. De l'inverser même. De réparer, pour certains, les errements de leurs ancêtres. En effet, vous pouvez, vous devez juger en appel Marie-Antoinette. C'est possible depuis 1er octobre 1993 au Palais des Sports. Robert Hossein met en scène *Je m'appelais Marie-Antoinette*, un spectacle écrit par André Castelot et Alain Decaux. Aux folles clameurs de joie du 16 octobre 1793, l'"Autrichienne" montant à l'échafaud, répondirent des pleurs clandestins devenus, aujourd'hui, des larmes visibles de douleur et de colère. Les manifestations de haine, en revanche, se sont estompées pour faire place à une certaine indifférence.

Chaque soir, Robert Hossein pose la question : "Marie-Antoinette méritait-elle un tel châtiment ?" Evidemment, ici, nous répondons avec vigueur :



non ! Il sera intéressant de connaître les réactions du public de 1993 qui aura, à l'inverse des juges de

1793, des informations nouvelles. On imagine que, depuis deux cents ans, des documents apportant des précisions, éclairant les faits différents, ont été mis au clair.

Sont appelés à la barre : Louis XVI, Fersen, Mirabeau, Madame de Polignac, l'empereur d'Autriche... On assiste à une reconstitution des séances du Comité de salut public au cours desquelles les décisions sur le sort de la reine, enjeu politique capital, étaient arrêtées.

Ainsi le public de 1993 dispose-t-il de plus d'éléments que les juges de 1793. Chaque soir, quatre mille personnes, jurés à leur tour, votent sur les quatre questions de l'un des plus grands débats de l'histoire de France :

Marie-Antoinette méritait-elle : - l'acquittement, - l'exil, - la prison, - la mort ?

Les auteurs sont convaincus que pas une seule fois cette dernière option ne l'emportera... Et ce sera justice ! Aux urnes, "citoyens"-monarchistes !

Renseignements :
48 28 40 48

« Les palmes de monsieur Schutz »

Ceux qui n'ont pas chaussé les palmes au bord de la mer pourront plonger au théâtre de La Michodière, qui a l'heureuse idée de reprendre le triomphe de Jean-Noël Fenwick : "Les Palmes de Monsieur Schutz". Avec ses quatre "Molière" (meilleurs : acteur, metteur en

scène, décorateur, spectacle de théâtre privé), cette œuvre a franchi la 1000e (événement rare aujourd'hui).

Gérard Caillaud, après avoir assuré la mise en scène de ce Fenwick, avec son char, s'enlise maintenant "En attendant les bœufs"... et les spectateurs au théâtre des Mathurins. Ninon Fratellini, Jean-Paul Bordes, Franck O. Bonnet, Michèle Bârdollet,

Patrick Zardi, Claude D'Yd entraînent allègrement ces palmes.

Cette pièce drôle, tendre et... scientifique vous réjouira.

Laissez-vous aller à découvrir sous un jour inattendu Pierre et Marie Curie qui... irradient d'humour et de gaieté.

Théâtre de La Michodière
(47 42 95 22)

Sous mon béret

La plaine abyssale de Porcupine

Les déserts sous-marins sont immenses et sombres, emplis de bouteilles vides et de torpilles pleines, de brodequins usés et d'hameçons rouillés. De panneaux de signalisation et de feux de croisement. Pour organiser la circulation des anguilles qui arrivent des Sargasses et des grands thons albacore qui flottent dans les rêves fous du Capitaine, à côté des chiens parleurs et des palombes géantes. Des insubmersibles de tous pays gisent au fond, englués dans les algues, sans bruit, moteurs éteints. Les matelots boivent le rhum Bardinet en jouant aux cartes. Mais l'absence de mouches et de sueur donne à l'instant l'image négative d'une rencontre aseptisée.

« De toute façon, il y a un marché à prendre », grommelle le Capitaine, sorti soudainement des torpeurs de la couchette, une canette de bière chinoise à la main, le regard perdu vers les profondeurs de l'Atlantique. « Une livraison hebdomadaire de pain Poilâne, de tomates du jardin, de piments verts et de morues fraîches, remontant le moral de ces troupes descendu au plus bas. Rester plongé dans l'expectative n'a jamais rien donné de bon... » A chaque vague, des gouttes argentées illuminaient sa casquette et les premiers rayons massaient le pourpre de ses joues d'une caresse tiède. Un vol criard de cormorans annonçait la présence du poisson. (Ici les bancs sont publiés à la plume.) L'index tendu vers le ciel, le Capitaine affirma tout à coup : « Je viens d'avoir une autre idée ! En croisant des perroquets avec des pigeons voyageurs, on pourrait avoir une espèce fabuleuse d'agents de renseignements qui nous diraient où sont les palombes. » On peut être au grand large de la France, près de la mystérieuse plaine de Porcupine, et avoir le cœur accroché aux chênes du bois de Saint-Pré, là où les cabanes ne remuent pas.

JOSEPH GREC

Gloires de France

par Chaumeil

Le bon tuyau des mois en R

Fait, « elle » ne disparaît jamais de nos marchés, même durant les mois d'été (sans R) mais c'est l'automne et l'hiver que sa consommation est la plus importante. L'endive blanche que nous connaissons bien est une salade de la famille des chicorées et plus exactement de la chicorée scarole à feuilles non frisées. Son nom vient du latin moyenâgeux *intubus* ou *intibus* qui signifie « en forme de tube, de tuyau », à cause de son aspect.

On assure que sa découverte, sous sa forme actuelle, est due à un certain Brésiers, chef jardinier du Jardin botanique de Bruxelles. Cet excellent homme, vers 1850, avait formé de petits monticules de terre autour de racines de chicorée scarole. Il en sortit à peu près ce que nous connaissons : cette espèce de fuseau composé de feuilles blanches, car poussées à l'abri de la lumière, et se chevauchant les unes les autres en couches serrées.

La sélection a fait son œuvre

Pendant deux décennies, la consommation des endives resta confinée aux environs de Bruxelles et ne toucha Paris que vers 1880. Depuis, la sélection a fait son œuvre et, de très amères qu'elles étaient alors, les endives sont devenues beaucoup plus douces et leur culture a envahi plusieurs de nos provinces. La France en produit annuellement près de 250 000 tonnes dont 150 000 en provenance du Nord-Pas-de-Calais, le reste étant cultivé en Bretagne et en Picardie.

Désormais, l'endive est la troisième

me légume consommé en France après la tomate et les salades classiques, mais sa culture sous terre telle que la pratiquait le bon Brésiers a bien évolué : elle est obtenue en grande partie dans des salles de forçage, dans l'obscurité, dans une atmosphère tiède et humide, à partir de bacs à eau, sans aucune parcelle de terre...

A l'achat, il faut préférer les plus blanches, à peine bordées d'un liseré jaune, et aux feuilles très serrées. Elles se conservent sans difficulté une petite semaine dans le bac à légumes du réfrigérateur.

Pour tonifier le foie

Aucune autre salade n'est aussi facile à préparer : tranchée en disques de 2 à 4 centimètres sans la laver, on l'assaisonne avec de l'huile de noix (c'est du moins mon goût) mais on peut l'additionner de noix ou la farcir de fromage blanc battu aux herbes et aux échalotes. Le médecin grec Galien, 150 ans avant Jésus-Christ, recommandait la chicorée, ancêtre de notre endive blanche, pour tonifier le foie et la production de bile. Elle est, naturellement, très riche en eau (94 %), très peu énergétique, mais très riche en minéraux, surtout en potassium (380 milligrammes pour 100 grammes), en chlore (71 mg), phosphore (54 mg) et calcium (44 mg). Elle contient une proportion intéressante de vitamine C (9 mg). Enfin, l'endive se consomme aussi après cuisson à l'eau, ou mieux, à la vapeur ; elle est délicieuse avec un bon morceau de beurre frais... Voilà de la fraîcheur pour tout l'hiver.



Le Voyageur errant

par Nicolas Bonnal
La décadence vue d'Orient

Si l'orient est le lieu où le soleil se lève, l'occident est celui où il se couche. L'occident est ainsi prédisposé à la décadence, ainsi que le prouva l'effondrement de l'Empire romain qui le plongea déjà dans plusieurs siècles de ténèbres d'où le tira le christianisme.

L'orient, comme l'occident traditionnel, a ses théories de la décadence, qui s'expriment par la rupture avec le Dharma, mot qui désigne ce qui doit être, ce qui est conforme, plutôt que ce qui est bien. Le Dharma est rompu lorsque la société est livrée au stupre et au chaos social, lorsque Adharma règne en maître.

Sur le plan social, l'orient aryen de l'Inde désigne le mélange des castes et des races comme responsable du désordre. L'histoire de l'occident depuis le Moyen Age est une bonne illustration de cette théorie : la lutte entre la papauté et le pouvoir temporel s'achève en Europe par la victoire des monarques ; la Réforme comme le gallicanisme des rois de France est l'expression de cette

défaite du pouvoir sacerdotal ou "brahmanique". La deuxième étape de la subversion est la prise de pouvoir de la bourgeoisie, désignée en sanscrit par le terme "vaishya" qui désigne aussi bien, au moment de la Révolution, le petit commerçant sansculotte que le trafiquant d'armes et de poudre.

l'heure où les Anciens Rouges reprennent partout le pouvoir ?) et que le capitalisme, expression de la caste des commerçants, domine sans partage.

Mais ce serait ignorer l'état pitoyable de nos économies et de nos sociétés qui n'ont rien à voir avec les siècles bourgeois précédents.

Et qui a son équivalent chrétien, dans l'avènement de l'Antéchrist. Gouvernement du néant, gouvernement du porc et de l'abject édicté en loi contraignante et arrogante. C'est l'anarchie couronnée d'Antonin Artaud, le pouvoir de Sharcoux à la fin du "Seigneur des anneaux" de Tolkien.

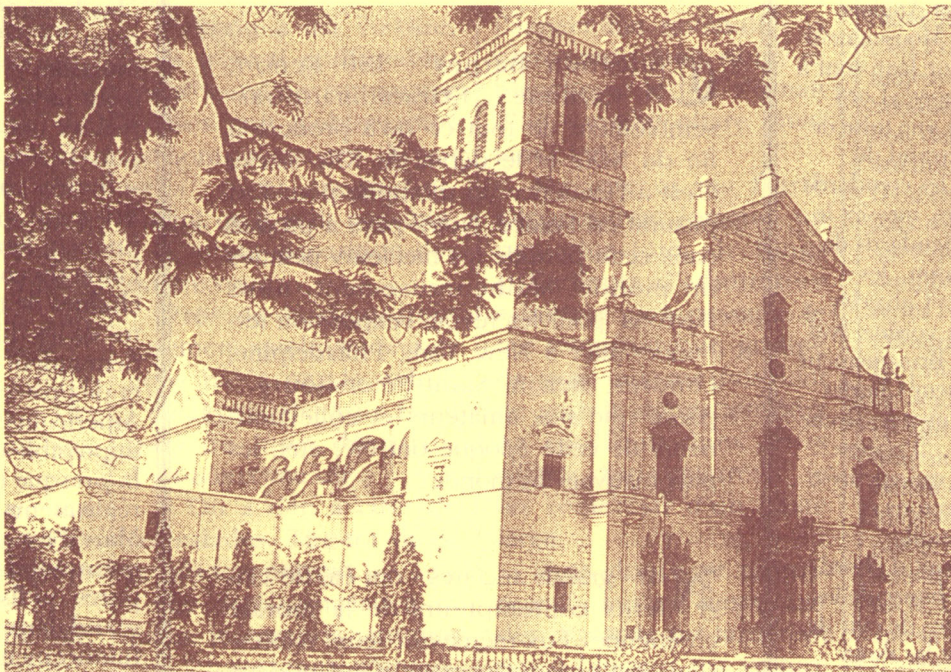
Peut-on réagir ?

Les penseurs de l'Inde estimaient que la réaction fasciste était en Europe une révolte des guerriers, des "khatriyas", ainsi vouée à l'échec parce que limitée spirituellement. Seule une réaction spirituelle est susceptible de réveiller des consciences qui se vautrent dans la fange ou le "jus de réglisse" (Rochefort).

Mon ami Suhas, qui vient

de m'envoyer une carte postale représentant la basilique de Bon-Jésus à Goa, me montre ainsi la voie.

Car, comme le dit Sri Ramana Maharshi, la prière de beaucoup d'hommes sages peut sauver le monde. Ce monde qui pourrait ne se limiter qu'aux quelques âmes qui en sont dignes, laissant le reste au néant.



Basilique du « bon Jésus » à Goa.

Dernière étape, en théorie du moins, du cycle involutif, la prise du pouvoir par les serviteurs, les "shudras" ; c'est l'avènement du communisme dirigé par des cohortes de personnalités incompetentes et cruelles.

Certains diront que nous sommes au bout de nos peines, puisque le communisme a été vaincu (mais où, précisément, à

L'aberrante course au profit, qui affame des milliards d'hommes et en réduit d'autres au chômage (comme moi), se fait sur fond d'amoralisme grossier, de course au sida et à la drogue, de renversement moral. Pire que la dictature des esclaves, nous vivons la dictature des pariahs, la dictature des tchandalas qu'avait prédite Nietzsche.

Un jour

29 septembre 1363
La journée d'Auray

Avue d'Auray, aux aurores, le 29 septembre 1363, les armées de Monseigneur de Blois et de Monseigneur de Montfort se font face. Le comte de Blois et le comte de Montfort revendiquent tous deux le titre de duc de Bretagne. Blois, parce qu'il a épousé Jeanne de Penthièvre, dite la Boiteuse, nièce du feu souverain de l'Armor Jean III ; Montfort, parce qu'il est le neveu du Prince disparu. Le roi de France Charles V défend les droits de Blois, le roi d'Angleterre Édouard III, ceux de Montfort. Vont s'affronter là, bien entendu, des Bretons champions de l'un et l'autre prétendant, mais aussi moult Français et Anglais. La plaine s'ensoleille. Monseigneur Charles et Monseigneur Jean sont à la pointe de leurs troupes ; Lord Chandos chevauche à une toise de Montfort. Messire Bertrand du Guesclin a devant lui les étendards de Lord Robert Knolles, messire le comte d'Auxerre les étendards de messire Olivier de Clisson ; les Casques de sir Hugues Calverley enveloppent une butte voisine. Nul bruit ; on s'observe... Brusquement le lévrier de Monseigneur Charles court vers les lignes ennemies, lèche la main de Montfort... "Présage... présage" murmurent, qui apeurés, qui joyeux, Franco-Bretons et Anglo-Bretons. La bataille commence. Elle apparaît d'abord indécise. Du Guesclin bouscule les heaumes et les jaquettes de cuir de Knolles, Clisson rompt les rangs d'Auxerre. "Montjoie Saint Denis !", "Saint Georges !", "Bretagne !" hurlent les Penthiévrois et les Montfortiens. Indescriptible tuerie ! Puis la Fortune tranche la rouge affaire. Auxerre vide les étrières, un œil crevé ; ses fers-vêtus, ses archers, ses goujats lâchent pied. Les gens de Calverley foncent, submergent les Franco-Bretons de du Guesclin ; le preux Bertrand doit tendre son gantelet à un écuyer d'outre-Manche. Enfin, Monseigneur Charles, blessé, tombe de selle et, d'une taillade de miséricorde, un coutelier de Montfort l'égorge. La Journée d'Auray fut l'ultime grand choc de la Guerre de Succession de Bretagne.

JEAN SILVE de VENTAVON

Carnets

par
Pierre Monnier

J'apprends que Monseigneur Decourtray, saisi par le démon du style, va écrire un roman. Comme le comte Hubert de Latour-Taloin dans « L'habit vert » de Flers et Caillavet, Monseigneur à dû se dire : « Depuis que je suis de l'Académie, je sens que je vais écrire... » On ignore tout de ce que sera le sujet de son livre... Il n'a pas de référence, sinon un petit essai qui n'est pas passé inaperçu : « De l'art de bien trier les bénéficiaires du droit d'asile » ou « Comment utiliser la charité chrétienne ? »

Collection Barnes : 180 Renoir, 70 Cézanne... Extraordinaire rassemblement de tout ce qu'a produit la fin du XIXe et le début du XXe siècle. C'est à l'évidence un triomphe pour l'art pictural en France. Notre pays a produit dans cette période les meilleurs peintres du monde. Malheureusement, nous devrons, pour les revoir, l'exposition terminée, aller à New York, Philadelphie, Londres, Berlin, Saint-Petersbourg... parce que nos amateurs et collectionneurs de cette époque ont été, eux, les plus mauvais du monde.

Nos « grands ancêtres » ont été de violents contempteurs de la morale chrétienne. Eux-mêmes et leurs successeurs ont progressivement, pendant deux siècles, entamé les bases de toute Morale, pour imposer le Dogme de ce qu'ils appellent « Les droits de l'homme ». Nous sommes aujourd'hui soumis à une éthique impérative où la notion de « droits » s'est substituée à celle de « devoirs ». Nos penseurs, fossoyeurs de la Morale et laudateurs des « droits de l'homme » ne comprendront jamais que leurs « droits de l'homme » sont à la Morale ce que le gland est au chêne, une excroissance indispensable et dépendante.

Ne perdez pas de temps à prendre la mesure d'un sot. Il est toujours pressé de la donner. »
Comte de Belvèze.

3ème œil

Heil Hollywood

L'Éternel Retour date de l'Occupation. Tout comme La Belle et la Bête, impensable après 1945 ; et Les Enfants du paradis ou Les Visiteurs du soir, autres chefs-d'œuvres du cinéma et du génie français, qui en des heures difficiles se replongeaient dans des origines chrétiennes, celtiques et poétiques. Jamais le cinéma français n'a été aussi pur, aussi transcendant d'émotion et de ferveur que sous l'occupation nazie. En ce sens les « heures les plus sombres de notre histoire » en furent les plus belles et les plus lumineuses. Il est bon de rappeler cela à l'heure où les minables créateurs de notre beau pays, incapables de réaliser une œuvre grande et pure (à l'exception d'artisans solitaires comme Rohmer ou Brisseau), incapables de financer leurs projets sans l'aide du contribuable et des chaînes de télévision contraintes de les diffuser par contrat, demandent encore plus d'aide et de protection contre les... Américains, cette fois. Il est impossible de savoir pourquoi la presque totalité de nos réalisateurs sont des porcs. Mais il est possible de savoir pourquoi ils sont nuls : c'est parce qu'ils profitent d'un scandaleux système de financement par copinage sur le dos du contribuable pour faire n'importe quoi. Au contraire des Américains, capables du meilleur comme du pire, mais qui agissent en professionnels conscients du public et de ce qu'il veut voir. Je repense à Apocalypse now, film peut-être le plus à droite de l'histoire du cinéma, ou à 2001 : L'Odyssée de l'espace, qui célèbre l'avènement du surhomme intersidéral, et je me dis qu'il est temps et surtout préférable de laisser venir les créateurs de Conan, de Blade runner ou d'Excalibur ; puisque, aussi bien, notre cinéma est mort depuis longtemps déjà. Salut, Hollywood...

NICOLAS BONNAL

Lettres Martiennes

par Martiannus *

J'ai grand besoin de vos conseils, mon bon maître, car j'en viens à me demander si je saisis toujours les nuances de la pensée terrienne. J'essaie pourtant de me conformer aux usages locaux. Cela m'a d'ailleurs amené hier à procéder, comme le fait n'importe quel Terrien, à l'achat d'une voiture dont je n'avais nulle nécessité.

On m'avait recommandé un « marché de l'occasion » qui se tient au milieu de grands immeubles assez sordides. Je m'y rendis et y avisai très vite un véhicule qui pouvait me convenir. Son vendeur, un grand gaillard loquace et gesticulant, m'interpella fort aimablement (je transcris fidèlement ses propos) :

« Ti la veux ma Pigeot ? J'ti la donne. Pas cher. Elle est comme neuve ».

Mon dictionnaire me permit d'interpréter l'essentiel du discours, bien que je n'y trouvasse pas le mot « Pigeot ». Il y avait bien « pigeon », « homme qui se laisse duper », mais cela ne pouvait pas se rapporter à notre affaire. Une affaire qui fut vite conclue.

Aidé de quatre ou cinq pousseurs bénévoles, je pus démarrer au volant de mon acquisition. Le moteur éructa, toussa, cracha. La voiture frissonna, trembla, sautilla. Et s'arrêta dans la rue voisi-

ne en lâchant un nuage de fumée âcre. Que se passait-il ?

Je retournai à pied au marché pour demander à mon vendeur la notice d'emploi qu'il avait omis de me remettre. Chose curieuse, je ne pus le retrouver et il apparut même rapidement que personne ne l'avait jamais vu.

Revenu à ma voiture, je la trouvai confortablement installée sur quatre caisses que d'obligeantes personnes avaient disposées pour remédier, autant qu'il était possible, à la subite disparition des quatre roues.

Près de là devisaient gaiement quelques jeunes gens hâlés par le soleil. J'entrepris de leur faire part de mon désarroi. L'un d'eux me dit :

« On a rien à cirer de tes salades. Tire-toi ou je te fais ton portrait. »

Le dictionnaire à la main, je compris vite que ces jeunes gens n'entendaient pas encaustiquer mes laitues, ce qui me laissa perplexe. En revanche, ils étaient tout disposés à tirer ma photographie. Tant de courtoisie m'encouragea à insister pour expliquer mon cas.

Ils furent d'avis qu'il me fallait acheter une autre voiture, plus robuste, qu'ils se faisaient fort de me livrer sur l'heure pour un prix dérisoire. Ce qu'ils ne manquèrent pas d'exécuter. La question

du paiement souleva cependant quelques difficultés qui se trouvèrent résolues lorsque je leur eus abandonné mon portefeuille et son contenu, ainsi que ma veste. L'un d'eux revint peu après prélever poliment mes chaussures.

Je démarrai cette fois sans problème au volant d'un véhicule dont l'aspect me ravissait : la carrosserie était noire et blanche et le toit s'ornait d'un superbe phare pivotant bleu.

Ma joie et ma fierté s'épanouirent lorsque, un peu plus loin, de longs sifflements d'admiration saluèrent mon passage. Je me retournai : un groupe de policiers me faisaient de grands signes amicaux en soufflant dans leurs sifflets. Sans m'arrêter, je les remerciai d'un geste large.

Sans doute se méprirent-ils sur ce geste, car des motards ne tardèrent pas à bloquer ma voiture et à m'en extraire à coups de bottes.

Il y avait eu un malentendu. Je voulus détendre l'atmosphère en lançant joyeusement un mot chaleureux et je leur dis, comme je l'avais entendu à la télévision : « Mort aux vaches ! ». On m'a transporté directement à l'hôpital.

PCC
DANIEL RAFFARD
de BRIENNE

Mes bien chers frères

« In labore requies »

Au mois de janvier dernier je rencontrai Mgr Guy Gaucher, à l'occasion d'une retraite à Vénasque, dans le Vaucluse. Il revenait d'une visite « Ad limina » auprès du Saint-Père.

« Jean-Paul II prie beaucoup, chaque jour. Et pourtant, qui est plus occupé que le Pape ? » me dit-il. Le secrétaire particulier du Saint-Père lui avait confié ceci : « C'est là qu'il récupère. » La prière est un repos.

Saint Jean de la Croix — et c'est l'un de ses thèmes majeurs — écrit : « L'homme adonné à la vie spirituelle doit donc se tenir dans une attention amoureuse pour Dieu et conserver dans la paix son entendement. C'est ainsi que peu à peu et promptement il goûtera le repos et la paix de Dieu » (Montée du Carmel, XIII).

La prière est un repos, dans les deux sens du mot : repos, en tant que détente, quiétude, pause, paix au milieu ou après nos activités. Mais aussi repos comme reposer, comme l'action de remettre un objet sur son socle. Dans la prière, et spécialement dans la prière d'adoration, Dieu me refait, me recrée, me replace sur le Roc, le Christ Jésus.

Ah, mon église, le soir, après les réunions, comme je l'aime ! Il fait nuit. C'est le silence. Je ne vois que la veilleuse du tabernacle et un peu la croix. Et là, sans lire, sans parler ni même penser, Le regarder et me reposer en Lui, sur Lui.

Jésus n'a-t-il pas dit : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous procurerai le repos » (Mt 11,28).

In labore requies : dans le labeur, vous êtes le repos.

Abbé GUY MARIE



Histoire de France

par Aramis

Contraint sous la pression populaire de reloger les dix-sept familles de squatters africains de l'avenue René Coty (Paris XIVe), Jacques Chirac a démontré l'irréalisme de ses positions intolérantes en matière de politique sociale, de logement et d'immigration. Il aura fallu le courage et la persévérance de l'abbé Pierre pour mettre un terme à la campagne discriminatoire engagée par les nostalgiques du gaullisme. La reculade est manifeste. Même si, pour ménager son électorat, M. Chirac s'est entendu pour reloger gratuitement les mal logés dans des hôtels de banlieue, à l'écart des beaux quartiers. Ce pis aller traduit le malaise du mouvement chiraquien dont l'émergence n'a jusqu'alors tenu qu'à l'exploitation, chez les plus favorisés, de l'inquiétude du lendemain au Palais Brongniart et de la montée du chômage chez les lecteurs du Figaro Magazine. Un pavé dans la mare, au moment où seuls les éléments les plus radicaux feignent encore de croire à une victoire du leader du RPR aux prochaines présidentielles. Il est à craindre pour lui que, dans les semaines à venir, ses dernières troupes l'abandonnent pour rallier Edouard Balladur dont l'image de respectabilité, exempte de vulgarité, séduit indiscutablement des militants de plus en plus déconcertés par les écarts auxquels se livre le maire de Paris.



H. PLUMEAU et R. JACOB

Le succès relatif de la croisade des pauvres gens

Aux croisades, le professionnalisme même à l'abjection

l'appréciation de chacun. Le jour du départ, les

amena les organisateurs à remanier en profondeur les conditions de l'épreuve. L'amateurisme revendiqué jusqu'alors fut supprimé. Ses détracteurs faisant valoir que, certes, la formule était enthousiasmante, mais qu'elle pouvait s'accomplir avec des athlètes s'adonnant au sport de haut niveau de manière épisodique. Leur critique se trouvait renforcée par l'absence de vainqueurs, faute d'abandons, lors de la première épreuve. Par ailleurs, ils entendaient donner un caractère international à cette manifestation, seule condition susceptible, il est vrai, d'apporter des retombées médiatiques ou commerciales. Les clauses concernant la sécurité furent plus restrictives. Tout d'abord on divisa l'épreuve en deux catégories : les cavaliers d'un côté et les deux pieds de l'autre. Créant ainsi deux championnats à l'intérieur du même challenge. Ce procédé visait à s'assurer un large public auprès de jeunes dont l'engouement pour le sport pédestre n'était plus à démontrer. Tous se devaient de s'équiper conformément à des normes nouvelles de sûreté afin d'atténuer les risques de la route : casque obligatoire avec ventail facultatif, cuirasse, cote de maille et bouclier de rigueur. Le port de divers accessoires tels que brasard, faucre, cubitière, braconnière, gantelet, tasset, genouillère, jambière, soleret et poulaine étant laissé à

équipages étrangers étaient extrêmement nombreux. Ce qui posait des problèmes de traduction. Beaucoup ne sachant pas le français se contentaient de mettre un doigt en travers de l'autre en forme de croix pour signifier qu'ils venaient prendre part au championnat. Le team Godefroy de Bouillon (1) prit la tête dès le prologue de Constantinople, pour ne plus la lâcher jusqu'à l'arrivée à Jérusalem. Cette incontestable supériorité écrasa littéralement de son poids l'intérêt d'un parcours dont les difficultés étaient cependant nombreuses : déserts, batailles sanglantes, manque d'eau et de nourriture, peste. Autant d'embûches semées là par les responsables du tracé. Sept pour cent seulement des engagés parvinrent au terme de la dernière étape. Le triomphe de Godefroy de Bouillon, quoique indéniable, fut pourtant modeste. Il n'accepta pas la couronne du vainqueur (les médailles n'existaient pas encore), prétextant qu'en ce lieu où Jésus avait porté une couronne d'épines, cela eût été indécent. Pour nous, la raison de ce geste reste inexplicable. A moins que Godefroy eût percé à jour le texte du règlement mis au point par la clique seigneur-cléricale qui, sous couvert de sport, avait en fait déclenché la plus vaste ratonnade de l'histoire. (1) G. de Bouillon chevauchait bien évidemment un gros Kub !